

LE

FOYER CANADIEN

LE

FOYER CANADIEN

RECUEIL LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE

TOME II



QUEBEC
BUREAUX DU "FOYER CANADIEN"
Coin des Rues Sainte-Anne et des Jardins

1864

Canadien

LE

FOYER CANADIEN

RECUEIL LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE

JANVIER, FEVRIER ET MARS

No 12

SOMMAIRE

A MES AMIS, (*Poésie.*) **Alfred Garneau.**
 SATIRE CONTRE UN MAUVAIS POÈTE, **A. A. Boucher.**
 MAMAN A TOUJOURS RAISON, **E. Blain de St. Aubin.**
 JEAN RIVARD, **A. Gérin-Lajoie.**



QUEBEC

BUREAUX DU "FOYER" CANADIEN

Coin des Rues Sainte-Anne et des Jardins

1864

D

LE
FOYER CANADIEN

RECUEIL LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE

A MES AMIS

Sans éveiller d'écho sonore
J'ai haussé ma voix faible encore.

Le dernier chant. V. H.

Parce que mes mains enfantines
Jadis, imprudentes encor,
En touchant aux cordes divines
Ont fait ouïr un vague accord,

Amis, avec un doux sourire,
 Vous dites : " Crains notre courroux,
 " Si déjà tu suspends ta lyre ;
 " Garde-là, mais chante pour nous."

Non, non, qu'elle reste muette !
 Je briserais ce luth sacré.
 Si j'ai dit que j'étais poète,
 Muse, tu m'avais enivré !

Ah ! chanter, chanter ! . . . Dieu ! que n'ai-je
 L'ivresse du cygne un moment !
 Il chante, et tout son corps de neige
 Résonne sur l'eau doucement.

Ou que n'ai-je, don plus céleste,
 L'aile et la voix du rossignol !
 Je suivrais au vallon agreste
 Vos pas en chantant dans mon vol.

Oui,—barde ailé de la nature,—
 La nuit, dans le calme des bois
 Tout pénétrés de lune pure,
 Je voudrais élever la voix.

Tantôt molle, enchantant l'oreille
 Comme une flûte de métal,
 Ou tantôt bruyante et pareille
 A des flots roulants de cristal,

Elle flotterait sur la plaine
Et les ondes et les coteaux,
Mélée à la nocturne haleine
Des feuilles vertes et des eaux.

Et votre groupe errant dans l'ombre
Dirait : " Avançons, avançons
" Sans bruit sous le bocage sombre.
" Ah ! quelle âme exhale ces sons ! "

Soudain, chassant la branche inerte
Sous ses pieds, et gonflant son col
En se dressant, l'aile entr'ouverte,
Comme pour reprendre son vol,

Le noble oiseau, hors de lui-même,
Poussant jusqu'aux cieux allumés
Sa voix, chanterait ce qu'il aime ;
Mes amis, ce que vous aimez.

Toi, d'abord, ô mer de feuillages,
Mer glauque aux fraîches profondeurs,
Forêt ! forêt ! que les orages
Jettent dans de blanches fureurs !

Comme il fait beau sous tes grands arbres
Quand l'été brûle les halliers !
Tes bouleaux, aux longs fûts de marbres,
A l'aube ont l'odeur des rosiers.

LE FOYER CANADIEN.

Puis le lac, que rasant folâtres
Mille oiseaux, légers tourbillons ;
Le lac, vaste urne aux bords bleuâtres
Tout semés d'incrustations ;

Le lac peint de mirages calmes,
Que l'on va voir le long des eaux,
Le soir, en écartant les palmes
Des fougères,—ou les roseaux.

La cascade ! croulante écume
Que voile une pâle vapeur.
Un rayon luit, elle s'allume.
Quel prisme égale sa splendeur !

Et les fleurs sans nombre : les unes
Rougissant l'herbe des vallons ;
D'autres jonchant les mares brunes,
Ou les ruisseaux, de blancs flocons ;

Celles dont le feu des étoiles,
La rosée, un souffle moelleux,
Peuvent la nuit ouvrir les voiles,
Pleins alors d'un parfum mielleux.

Et la fleur que j'ai rencontrée
Dans nos monts : beau lotus changeant,
Clos, c'est une boule dorée,
Ouvert, une rose d'argent. . . .

Ainsi, souverain virtuose,
Enivrant l'âme de chacun
De quelque merveilleuse chose :
Forme, son, couleur ou parfum,

De la nature gracieuse
Célébrant par un chant nouveau
La théorie harmonieuse,
Je vous dirais l'hymne du Beau.

Mais, pardon ! pardon ! ce vain rêve
Amis, m'a fait tout oublier.
Comme une hirondelle de grève,
Ma pensée est prompte à jouer.

Ah ! pourquoi dans mes doigts la lyre
Est-elle sans vibration ?
Et ma lèvre, où le souffle expire,
Pourquoi ne rend-elle aucun son ?

Pourquoi sur sa rive infinie
La mer, qui pourtant sent frémir
En elle une étrange harmonie,
Ne sait-elle encor que gémir ?

Pourquoi l'enfant qui balbatie
Vers l'archet d'or tend-il les bras ?
Sa langue à peine se délie,
Il gazouille, il ne chante pas ;

Seigneur,—puisque mon âme est telle,—
Si quelque luth vient à vibrer,
Pourquoi se passionne-t-elle ?
Et le chant me fait-il pleurer ?

En vain je brise à ma pensée
Les ailes, sitôt que le vent
Soupire, la pauvre blessée
Volète et crie en s'élevant.

Elle fuit alors loin de terre,
Triste, de soleils en soleils,
Et baigne sa blessure amère
A tous ces océans vermeils.

La fière hirondelle qui pose
Son nid aux murs de nos maisons,
Est comme elle, souvent elle ose
Courir aussi dans les rayons.

On s'écrie : " O la voyageuse ! "
Et l'on aime à la regarder
Fendre l'air d'une aile joyeuse,
Lui demande-t-on de chanter ?

Amis, je suis cette hirondelle
Qui s'est attachée à vos toits :
Voyez, je voltige, j'ai l'aile ;
Mais, hélas ! je n'ai pas de voix.

SATIRE CONTRE UN MAUVAIS POÈTE.*

De rimer, croyez-moi, laissez là la manie ;
Il faut être doué d'un bien rare génie
Pour que les Dieux ravis de l'Olympe éternel
Accordent ici-bas le titre d'immortel.
Pourquoi vous tourmenter de la vaine pensée
De le pouvoir ravir ? Votre muse insensée,
D'Apollon provoquant le dédain mérité,
Pourrait-elle prétendre à l'immortalité ?
Opiniâtre en ses chants, son insolente audace,
Effrayant tous les jours les échos du Parnasse,
Elle n'est que l'horreur des chantres glorieux
Dont les divins accords savent charmer les Dieux.
Dans un coupable excès elle s'est enhardie
A blesser de ses chants leur oreille assourdie.
Foulant aux pieds les lois les plus saintes de l'art,
Abandonnant la rime aux chances du hasard,
Elle marche à grands pas et, dans sa folle allure,
S'affranchit sans remords des lois de la mesure,
Loin d'elle rejetant ce salutaire frein,
Elle suit les conseils d'une aveugle licence

* Cette pièce de vers fut composée par l'auteur durant ses années de collège.

Et brave tous les jours, avec un front d'airain,
Du bon sens outragé la tardive vengeance.
Elle est enfin venue. Ami, de la raison
Recevez, sans aigreur, cette utile leçon.
De rimer à tout prix l'ambition est vaine.
De tourner un bon vers la chance est incertaine,
Vous n'avez jusqu'ici, avec un grand labeur,
Mérité que le nom d'un inepte rimeur.
Choisissez mieux ; laissez cette matière aride.
L'imagination vous est un mauvais guide.
A ses caprices vains elle vous fait errer
En blessant à la fois toutes les convenances ;
Des anges à la boue et du ciel à l'enfer
Vous franchissez d'un pas les distances immenses.
Ne vous en avertir, à ma sincérité,
Aurait paru pécher contre la charité.
Et quoi qu'ose, après tout, votre muse offensée,
Je ne me repens point d'avoir dit ma pensée.

A. A. BOUCHER.



“MAMAN A TOUJOURS RAISON”

—

Ecoutez, grandes et petites,
En passant, quelques bons avis ;
Ne doutez point de leurs mérites
Car sachez où je les ai pris :
Maman dit qu'il faut être sage
Et bien apprendre sa leçon,
Or vous savez tout comme moi, je gage,
Que “maman a toujours raison.”

Maman dit que sur un bon livre
On ne saurait trop méditer,
C'est là qu'on peut apprendre à vivre,
A bien écrire, à bien parler.
Avec un *Roman dramatique*
On perd son temps à la maison,
Et l'on devient triste, mélancolique.....
Oh !“maman a toujours raison !”

Maman dit que pour votre père
Il faut prier soir et matin ;
S'efforcer en tout de lui plaire
Ne point lui causer de chagrin.
Maman ne parle jamais d'elle.....
Parler de soi, c'est mauvais ton !
Dernier avis à mainte demoiselle.....
Et "maman a toujours raison."

EMM. BLAIN DE ST. AUBIN.

Québec, 1863.



JEAN RIVARD

ECONOMISTE.



L'agriculture est la plus juste et la plus naturelle de toutes les sources de gain, parce qu'elle ne tire rien des hommes et que par elle la nourriture vient de la terre qui est la mère des hommes. ; elle donne des forces au corps et du courage à l'âme.

ARISTOTE.

L'agriculture, seul métier honnête où l'homme reçoit un accroissement réel des semences qu'il a confiées à la terre, grâce à une sorte de miracle continu de la main de Dieu en sa faveur pour prix d'une vie innocente et d'une vertueuse industrie.

FRANKLIN.

L'agriculture est avant tout la richesse la plus solide, c'est la richesse de tous, c'est la base, la racine de toute richesse. Après l'agriculture, l'industrie qui doit être, autant que possible, la mise en œuvre des produits de l'agriculture.....

NAPOLEON.

Sous le titre de *Jean Rivard, le Défricheur Canadien*, j'ai commencé, il y a deux ans, l'histoire d'un jeune homme plein de courage et d'énergie qui, après avoir fait la plus grande partie d'un cours d'études dans un de nos collèges, se consacra aux rudes travaux du défrichement. J'ai dit ses premiers combats contre les géants de la forêt, ses ennuis, ses mi-

sères, en même temps que ses premiers succès, dignes fruits d'une héroïque persévérance.

Je l'ai laissé, après deux années de travail, en possession d'une jeune et jolie femme, dont il avait conquis le cœur par ses belles qualités et son amour constant.

Depuis cette époque, diverses personnes, amies de la grandeur obscure, qui avaient pris quelque intérêt au sort de ce jeune homme, m'ont demandé de ses nouvelles.

Jean Rivard a-t-il continué à prospérer? Et Louise Routier, la jolie fille de Grandpré, comment a-t-elle aimé le canton de Bristol?

—Je parie, disait l'un, qu'elle n'a pu passer dix jours au milieu des bois sans y mourir d'ennui?

—Je suis sûr, disait l'autre, que ce brave Jean Rivard, découragé par mille obstacles, et peut-être par les pleurs de son épouse, a fini par retourner à Grandpré?

—Non, disait un troisième, mais il a sans doute, au bout d'un an ou deux, vendu son lot de terre pour se lancer dans le commerce?

Enfin chacun faisait ses suppositions, toutes plus ou moins injurieuses au caractère de notre défricheur et à l'esprit de sa digne compagne.

C'est en partie ce qui m'engage à faire connaître aujourd'hui la suite de l'histoire de Jean Rivard.

Si mon intention eût été d'écrire un conte ou un roman, je me serais gardé de m'aventurer plus loin; en terminant mon récit par un mariage, j'avais le dé-

nouement le plus naturel possible, je me conformais à la mode et aux usages du genre.

Mais mon but étant moins d'amuser le lecteur frivole que d'offrir quelque utile enseignement à ceux qui se destineraient à la même carrière que Jean Rivard, je dirai ce qui se passa de plus important dans le cours des années qui suivirent son mariage. On verra jusqu'où peut atteindre le jeune homme de cœur, et ce que peuvent produire dans notre pays, pour le bien général et l'avantage des particuliers, l'intelligence et la force de volonté, jointes au travail et à la persévérance.



CHAPITRE I

LA LUNE DE MIEL.

Sans la femme, l'homme serait rude, grossier, solitaire. La femme suspend autour de lui les fleurs de la vie, comme ces lianes des forêts qui décorent le tronc des chênes de leurs guirlandes parfumées. Enfin l'époux chrétien et son épouse vivent, renaissent et meurent ensemble; ensemble ils élèvent les fruits de leur union; en poussière ils retournent ensemble et se retrouvent ensemble par delà les limites du tombeau.

CHATEAUBRIAND.

Transportez-vous au centre du canton de Bristol. Voyez-vous, dans l'épaisseur de la forêt, cette petite *éclaircie* de trente à quarante acres, encore parsemée de souches noirâtres? Voyez-vous, au milieu, sur la colline, cette maisonnette blanche, à l'apparence propre et gaie?

C'est là le gîte modeste de Jean Rivard et de Louise Routier.

La maison est meublée simplement, économiquement, mais tout y est si bien rangé, si propre, si clair, qu'on reçoit en y entrant, comme un reflet du bonheur de ceux qui l'habitent. Douze chaises de bois et une couple de fauteuils ont remplacé les bancs grossiers

de la cabane primitive ; une table de bois de pin, d'une certaine élégance, recouverte d'une toile cirée, sert de table à dîner ; le lit large et moelleux apporté par Louise a remplacé le grabat des deux années précédentes ; quelques lisières de tapis de *catalogne*, fabriqué à Grandpré par Louise Routier elle-même, couvrent le plancher de la petite chambre de compagnie. C'est aussi dans cette dernière chambre que se trouve le *buffet* ou l'armoire contenant le linge de ménage.

La chambre à coucher des jeunes époux ne se distingue par aucun meuble ou ornement superflu. A part le lit et l'armoire de Louise, une couple de chaises et le miroir indispensable, on n'y voit qu'un petit bénitier et un crucifix en bois peint suspendus à la tête du lit, et un cadre modeste représentant la sainte Vierge et l'enfant Jésus.

Dans la salle à dîner, à part les chaises, la table et le garde-manger, on ne voit qu'une pendule qui peut avoir coûté de cinq à dix chelins, et la croix de tempérance, accolées sur la cloison.

Toute modeste cependant que soit cette habitation, elle peut passer pour splendide comparée à celle qu'occupait Jean Rivard durant les deux premières années de son séjour dans la forêt.

J'entends d'ici le lecteur s'écrier :

Quelle cruauté ! quel égoïsme de la part de Jean Rivard ! Comment n'a-t-il pas prévu que la jeune

filie élevée dans une riche et populeuse campagne, entourée de parents affectionnés, d'aimables et joyeux voisins, reculerait d'effroi devant cette sombre forêt, devant ces souches lugubres et cette nature sauvage ?

Détrompez-vous, lecteur, Jean Rivard avait mieux deviné que vous et moi. La vue des grands arbres sur lesquels les yeux s'arrêtaient de tous côtés, la tranquillité de cette solitude, n'effrayèrent nullement l'imagination de la jeune femme. L'asile modeste qu'elle allait embellir par sa présence, et où elle devait gouverner en reine et maîtresse, était propre, gai, confortable ; elle ne l'eût pas échangé contre la plus riche villa. D'ailleurs qui ne sait que les lieux où l'on aime ont toujours un aspect charmant ?

On ne vit qu'où l'on aime et la patrie est là.

Il faut bien se rappeler aussi que Louise ne s'était pas mariée afin de mener plus facilement une vie frivole et dissipée, courir les bals et les soirées, et briller dans le monde par une toilette extravagante. Je ne voudrais pas prétendre qu'elle eût perdu en se mariant ce besoin de plaire et d'être aimé qui semble inné chez la femme ; mais elle avait fait un mariage d'inclination, elle se sentait aimée de celui qu'elle aimait, et cela lui suffisait pour être heureuse.

Jean Rivard l'aimait en effet de toute l'ardeur de son âme cette jeune femme si belle, si douce, si pieuse, qui lui avait confié le bonheur de toute sa vie ; il l'aimait de cet amour fondé sur l'estime autant que sur les qualités extérieures, qui loin de s'éteindre par

la possession ne fait que s'accroître avec le temps. Il eût donné tout ce qu'il possédait pour épargner le plus léger chagrin à sa Louise bien-aimée.

On ne sera donc pas étonné quand je dirai que Louise, qui, antérieurement à son mariage, n'était jamais sortie de sa paroisse, n'éprouva pas le moins du monde cet ennui, cette nostalgie dont souffrent si souvent les personnes qui s'éloignent pour la première fois de leur endroit natal. Elle pensait bien, il est vrai, à sa bonne mère, à son père, à ses frères et sœurs, mais ce n'était que pour mieux éprouver la puissance du commandement divin : la jeune fille quittera son père et sa mère pour suivre son époux. Elle se sentait comme fascinée, comme irrésistiblement attachée à cet homme au cœur chaud, aux sentiments chevaleresques, qu'elle avait choisi pour son protecteur et son maître et qu'elle désirait de tout son cœur rendre heureux.

En entrant en ménage Louise s'empara du ministère de l'intérieur, exercé d'abord par notre ami Pierre Gagnon, puis par la mère Guilmette, et elle en remplit les devoirs avec une rare habileté. Elle était aidée dans ses fonctions domestiques par l'ancienne servante de sa mère, la fille Françoise, qui, pour des motifs qu'on connaîtra plus tard, avait non-seulement consenti mais même demandé avec instance à suivre Mademoiselle Louise dans le canton de Bristol.

Durant les premières semaines qui suivirent son mariage, Jean Rivard se donna plus de bon temps qu'à l'ordinaire.

Sa principale occupation fut de nettoyer les alentours de sa demeure, de les enjoliver, de faire à l'intérieur diverses améliorations réclamées avec instance par la nouvelle ménagère, la jeune et jolie maîtresse du logis.

Il refit pour se conformer aux goûts de sa Louise le plan de son jardin, qu'il entourra d'une clôture solide et propre.

Il fit pareillement de chaque côté du chemin public et sur toute la largeur de sa propriété une plantation d'arbres de différentes sortes qui devaient plus tard orner, embellir et égayer sa résidence.

On a déjà vu que Jean Rivard aimait beaucoup les arbres ; il était même à cet égard quelque peu artiste. Il ne les aimait pas seulement pour l'ombrage qu'ils offrent, mais aussi pour le coup-d'œil, pour l'effet, pour la beauté qu'ils donnent au paysage. C'est un goût malheureusement trop rare chez le cultivateur canadien, qui ne recherche en tout que l'utile, et qui souvent passera devant les plus beaux panoramas champêtres sans manifester la moindre émotion. Soit effet d'une nature plus artistique ou d'un esprit plus cultivé, Jean Rivard faisait exception à la règle. Il mettait autant d'attention à bien tailler ses arbres, à disposer symétriquement ses plantations autour de sa demeure qu'il en accordait au soin de ses animaux et aux autres détails de son exploitation.

Parmi les travaux d'une utilité plus immédiate auxquels il se consacra durant ces quelques semaines, fut le creusement d'un puits qu'il construisit à mi-chemin entre sa grange et sa maison ; ce puits qui fournissait en abondance une eau claire et fraîche répondait aux besoins de la cuisine et servait en même temps à abreuver les animaux.

Il construisit aussi un four de moyenne grandeur qui devait remplacer le chaudron dans la cuisson du pain ; ce four bâti en brique, avec un mélange de glaise et de mortier, ne lui coûta guère plus de deux ou trois jours de travail.

Tout en travaillant au dehors, Jean Rivard rentrait souvent à sa maison ; mais ce n'était que pour un instant ; à peine le temps de dire un mot.

Louise d'ailleurs pouvait le plus souvent l'apercevoir de la fenêtre, et si son absence se prolongeait, elle-même allait le joindre et causer avec lui, tout en continuant son travail de couture.

Jean Rivard était d'une bonne humeur constante ; nul souci n'assombrissait sa figure. Sous ce rapport il était devenu l'égal de Pierre Gagnon, si ce n'est que sa gaîté était moins burlesque et moins bruyante.

Il faut bien admettre aussi que notre jeune couple possédait déjà en grande partie ce qui sert à constituer le bonheur.

Unis par les liens d'une affection réciproque, parfaitement assortis sous le rapport de la fortune, de

l'intelligence et de la position sociale, exempts d'inquiétudes sur les besoins matériels de la vie, pleins de santé, de courage et d'espoir, l'avenir leur apparaissait sous les plus riantes couleurs.

Tous deux se berçaient des illusions charmantes de la jeunesse et se promettaient de longues années de calme et de bonheur.

Au sein de la médiocrité, ils goûtaient les délices de l'âge d'or.

Le séjour des cités, les richesses, les grandeurs, la vie fastueuse des hautes classes de la société n'auraient jamais pu leur procurer ce contentement du cœur, cette félicité sans mélange. Car là, les époux ne s'appartiennent pas; ils sont les esclaves des exigences sociales; il leur faut recevoir et rendre des visites, s'occuper sans cesse de détails de toilette, d'ameublement, de réception, vivre enfin beaucoup plus pour la curiosité publique et pour se conformer à des usages reçus, que pour leur propre satisfaction.

Rien de tout cela ne préoccupait nos jeunes mariés, et on peut dire qu'ils étaient tout entiers l'un à l'autre.

Leur lune de miel fut longue, paisible et douce.



CHAPITRE II

—

L'EXPLOITATION.

Tu travailleras à la sueur de ton front.

GENÈSE.

Bientôt Jean Rivard se consacra avec plus d'ardeur et d'énergie que jamais à la réalisation de son rêve favori, la création d'un établissement digne de figurer à côté des plus beaux établissements agricoles du pays.

Pour cela, on le comprend, il lui restait beaucoup à faire.

Mais je prie le lecteur de ne pas s'épouvanter. Je n'entreprendrai pas de raconter en détail les opérations agricoles de Jean Rivard.

La vie de l'homme des champs est souvent pleine de charmes, mais il faut l'avouer, elle est généralement monotone.

Les travaux de la ferme se succèdent régulièrement comme les quatre saisons de l'année.

Les poètes ont beau d'ailleurs nous entretenir de tous les charmes de la vie champêtre, des ravissants aspects des paysages, de la verdure des prairies, du murmure des ruisseaux, des parfums des plantes, du

ramage des oiseaux ; ils ont beau nous parler des chants joyeux du laboureur, des animaux qui gambadent dans les gras pâturages, des jattes de lait frais qui couvrent la table des moissonneurs dans les chaudes journées d'été, des fruits vermeils qui pendent aux branches des arbres ;—il y a dans l'existence de l'homme des champs une partie toute matérielle, toute positive, où la plus riche imagination cherchera vainement un grain de poésie.

Je ne donnerai donc qu'une idée assez générale de la manière dont Jean Rivard conduisit ses opérations et des résultats qu'il en obtint.

Son plan de campagne était tracé depuis longtemps, il n'avait qu'à le suivre avec persévérance.

Il connaissait parfaitement chacun des cent acres de terre qui composaient sa propriété. Il les avait mainte fois parcourus en tous sens ; il en avait même tracé sur le papier, pour son usage particulier, un petit plan indiquant la nature du sol, les ondulations du terrain, les différentes espèces de bois qui le couvraient. Ici c'était une colline, là un petit bas-fond qu'il faudrait égoutter ; plus loin un bosquet d'arbres qu'il faudrait conserver. C'est ce qu'il appelait complaisamment la carte de son royaume.

Il la regardait chaque jour avec un intérêt toujours croissant.

Après son mariage, cet attachement à sa propriété s'accrut encore davantage et devint une espèce de passion. Il n'eût pas échangé son domaine pour tous les trésors du Pérou.

Le cultivateur canadien ne fait rien sans consulter sa femme : c'est un des traits caractéristiques des mœurs de nos campagnes ; et Jean Rivard était canadien en cela comme en tout le reste.

A peine les deux époux étaient-ils installés dans leur nouvelle habitation, que Jean Rivard s'empressa d'initier sa Louise à tous ses projets, de la faire confidente de toutes ses entreprises.

“ Tu sais, lui dit-il entre autres choses, en lui montrant la carte de son royaume, tu sais qu'en me frayant, il y a deux ans, un chemin dans cette région inculte, j'ai juré qu'avant dix ans ce lot vaudrait au moins deux mille louis. Je tiens à faire honneur à mes engagements. Il faut que dans huit ans, tous ces arbres que tu vois soient coupés, brûlés, et que leur cendre soit convertie en potasse ; à l'exception toutefois de notre *érablière* et d'une étendue de quinze acres que nous garderons en forêt pour les besoins de la maison, pour le chauffage et pour la fabrication des meubles, outils ou ustensiles nécessaires à l'exploitation de la ferme.”

En effet, Jean Rivard se remit vaillamment à l'ouvrage, abattant, bûchant, brûlant, nettoyant chaque année plusieurs arpents de forêt.

Pierre Gagnon, sur le compte duquel nous reviendrons plus tard, n'était plus assidûment à son service ; Lachance était allé s'établir dans une autre partie des

cantons de l'Est ; mais Jean Rivard avait pu sans peine se procurer les services d'autres bûcherons.

J'ai déjà dit les procédés de défrichement, les fatigues, les misères qui y sont attachées, je ne reviendrai pas sur ce sujet ; je dirai seulement que les ressources de notre défricheur lui permettant désormais de se procurer au besoin l'assistance de plusieurs paires de bœufs et de quelques nouveaux ustensiles, le déboisement de son lot devenait une chose comparativement facile.

Grâce à sa force physique qui s'était considérablement développée par l'exercice, et à sa merveilleuse dextérité que l'expérience rendait de jour en jour plus surprenante, il ne craignait plus de succomber sous le poids du travail, et, sous son habile direction, tout marchait avec une rapidité, une régularité remarquables.

En outre, depuis que Jean Rivard avait pour charmer ses loisirs une compagne intelligente et affectionnée, la vie ne lui semblait plus aussi rude. Lorsque, après cinq ou six heures de travail, il retournait à sa maison, et qu'il apercevait de loin sur le seuil de sa porte sa Louise qui le regardait venir, ses fatigues s'évanouissaient ; il rentrait chez lui l'homme le plus heureux de la terre.

Son habitation lui semblait un petit paradis terrestre.

Une lettre qu'il écrivait à sa mère environ huit

mois après son mariage contient quelques détails intimes sur une partie intéressante de son exploitation. Nous demandons la permission d'en extraire ce qui suit :

.....
“ Ma bonne Louise est toute heureuse. Notre jardin que nous avons considérablement agrandi est maintenant complètement enclos. Il ne comprend pas moins d'un bon acre de terre divisé en une douzaine de petits carrés égaux, bordés de jolies plate-bandes. Nous n'aurons pas encore beaucoup de fleurs cette année, je n'ai pu me procurer autant de graines que j'aurais voulu ; mais cela viendra petit-à-petit, et j'espère qu'avant trois ou quatre ans nos plate-bandes ne feront pas trop mauvaise figure. En attendant, nous aurons au moins plusieurs variétés de roses, des œillets en grand nombre, des pensées et quelques autres fleurs que ma Louise a transplantées ici de Grandpré. Nous aurons aussi en abondance des légumes de toutes sortes, raves, poireaux, navets, carottes, oignons, persil, cerfeuil, ciboulettes, et jusqu'à du tabac ; je ne fume pas, mais mon voisin Pierre Gagnon fume beaucoup et je veux lui faire une surprise. Je veux en même temps faire une expérience, m'assurer par moi-même si on peut avantageusement cultiver le tabac dans ce pays. Quelle énorme dépense on épargnerait à la province, si on pouvait mettre fin à l'importation du tabac parmi nous !

“ Cet arpent de terrain nous rapportera beaucoup, j'espère, mais j'avoue qu'il m'a fallu suer pour le

mettre en l'état où il est. J'ai eu d'abord à faire disparaître les souches qui se montraient encore par-ci par-là, à enlever de la surface tous les bouts de bois qui l'obstruaient, à aplanir certains endroits, remplir les cavités, rendre enfin toute l'étendue du jardin parfaitement unie ; puis tracer et faire plusieurs grandes allées, diviser le terrain en carrés et les carrés en planches. Ce travail m'a pris plusieurs jours. La clôture autour du jardin n'a pas été non plus une petite besogne. J'ai songé plus d'une fois en y travaillant à l'avantage des haies vives ; je veux m'occuper sérieusement de ce sujet.

“ Nos gadeliers et nos groseilliers ont très-bien repris. Les petits arbres que j'ai semés sont déjà sortis de terre, quelques-uns ont plusieurs pieds de hauteur. Dans peu d'années, nous aurons tout autour du jardin, des cerisiers, des pommiers, des noyers, des pruniers. Je veux, durant l'hiver prochain, étudier l'art de greffer et tailler les arbres ; c'est une affaire importante, qu'un cultivateur éclairé ne saurait ignorer.

“ J'espère aussi avoir l'année prochaine deux ou trois ruches d'abeilles, qui mettront à profit les fleurs de notre jardin.

“ Je ne vous parlerai pas aujourd'hui de mes semailles du printemps ; tout ce que je puis vous dire pour le moment, ma bonne mère, c'est que vous serez surprise du résultat de ma récolte.

“ Louise est toujours en bonne santé, et paraît tout-à-fait heureuse. Quand même elle n'aimerait pas le

séjour de la forêt, je suis sûr qu'elle n'en dirait rien, de peur de m'affliger, mais tout me dit qu'elle ne se déplaît pas dans sa nouvelle demeure, quoiqu'elle aime toujours beaucoup à recevoir des nouvelles de Grandpré. Elle attend avec hâte un événement que j'aurai le plaisir de vous annoncer dans deux ou trois mois."

.....

Voici cet événement dont parle mystérieusement Jean Rivard :

Environ un an après son mariage, par une nuit sombre et orageuse, une voiture partie de la maison de notre défricheur se rendit tout d'un trait à celle du père Landry, d'où elle ramena madame Landry.

Et le lendemain matin on apprit que madame Rivard avait mis au monde un fils.

C'était pour les jeunes époux l'accomplissement de leurs vœux, le complément de leur bonheur.

La mère désirant que son enfant fût baptisé sans retard, il fallut le transporter à trois lieues de là, au village de Lacasseville.

Monsieur Lacasse, l'ami et le protecteur de Jean Rivard, fut le parrain de l'enfant, et madame Landry la marraine.

Selon qu'il avait été convenu d'avance, l'enfant reçut au baptême le nom de Jean Louis.

Louise, aussitôt rétablie, se consacra tout entière au soin de son nourrisson. Pendant plus de trois

mois il ne vécut que de son lait. Jour et nuit elle était attentive à ses besoins ; à son moindre mouvement, elle volait au berceau. Avec quel bonheur elle arrêta ses yeux sur cette figure dont la beauté, aux yeux de la jeune mère, égalait celle des anges ! Avec quelle indicible jouissance elle le voyait chaque jour croître et se développer !

Ses beaux grands yeux noirs s'épanouirent peu à peu. Au bout de quelques semaines il commençait à sourire et à gazouiller, musique si douce aux oreilles d'une mère !

Plus tard l'enfant devint plus gai, plus aimable, son petit jargon plus intelligible, il bégaya les mots de papa et maman, se soutint sur ses petits pieds, et hasarda quelques pas timides.

Ce fut un grand événement dans la maison, quand le petit Louis fit *la belle* pour la première fois.

Jean Rivard était fou de son enfant.

Son plus agréable délassement, quand il revenait de son champ, était de le prendre dans ses bras, de le faire sautiller, de le promener par la main, de l'amuser des heures entières.

Que d'heures délicieuses les jeunes époux passèrent ensemble à aimer et contempler ce premier fruit de leur amour !

Grâce aux soins maternels, à la bonne constitution qu'il avait héritée de ses parents, et à l'air vivifiant de la forêt, le petit Louis grandit plein de vigueur et de santé.

CHAPITRE III

RIVARDVILLE.

Pendant ce temps-là, le canton de Bristol, et en particulier l'endroit où s'était établi Jean Rivard, faisait des progrès remarquables.

Une des choses les plus intéressantes pour l'observateur intelligent, surtout pour l'économiste et l'homme d'état, c'est, à coup sûr, l'établissement graduel d'un canton, la formation d'une paroisse, d'un village, d'une ville.

De même qu'on voit l'enfant naître, grandir et se développer jusqu'à ce qu'il soit devenu homme, de même Jean Rivard vit au sein de la forêt vierge les habitations sortir de terre, s'étendre de tous côtés, et former peu-à-peu cette populeuse et florissante paroisse qui fut bientôt connue sous le nom de Rivardville.

A peine le canton comptait-il une centaine de cabanes de défricheurs qu'un grand nombre de familles arrivèrent des bords du Saint Laurent pour s'établir en permanence dans cette nouvelle contrée.

On vit arriver tour-à-tour l'ouvrier, faisant à la fois les fonctions d'entrepreneur, de constructeur, de

meublier, de maçon, de voiturier ; le cordonnier, le forgeron s'aidant d'abord de la culture de quelques arpents de terre ; le petit négociant, détaillant pour la commodité des nouveaux colons, la farine, le lard, les pois et des choses moins indispensables, comme pipes, tabac, allumettes, bouts de rubans, et recevant en échange grains de toutes sortes, bois de sciage et de chauffage, cendre à potasse, œufs, volailles, etc. qu'il revendait à son tour dans les villes ou villages voisins.

Les notes suivantes extraites de diverses lettres adressées de temps à autre par Jean Rivard à ses frères ou à ses amis donneront une idée de cette immigration graduelle dans la forêt de Bristol.

“ 20 *Juillet*.—Un nouveau colon, Pierre Larose, est arrivé ce matin dans l'intention de s'établir ici. Il se propose de cultiver, et de faire du bardeau. Il prétend pouvoir faire ces deux choses à la fois. Tant mieux. La fabrication de bardeau est une excellente industrie. Nous avons la matière première sous la main, et d'ici à longtemps cet objet de consommation sera en grande demande dans notre localité. Il est même probable qu'on pourrait l'exporter avec avantage.”

“ 14 *Août*.—Un ouvrier, fabricant de meubles, est arrivé hier du district des Trois-Rivières dans le dessein d'acheter un lopin de terre. Il a trois garçons qui grandissent, il veut en faire des cultivateurs. En même temps qu'il défrichera et exploitera son lot de

terre, il fabriquera, dans sa boutique, tous les articles d'ameublement qui pourront se vendre ici ou dans les environs, tels que chaises, lits, tables, sofas, etc. Les matériaux ne lui coûtant rien, il prétend pouvoir fabriquer ces objets à bien moins de frais qu'à la ville. " Avec ma terre et ma boutique," me dit cet homme, " je suis à peu près sûr de ne jamais perdre de temps." Ces seuls mots m'ont donné de lui une idée avantageuse et je souhaite de tout mon cœur qu'il devienne un des nôtres."

" 25 Août.—Encore un ouvrier qui vient grossir notre colonie. M. J. B. Leduc, charron, vient d'acheter un lot à environ un mille d'ici. Il veut cultiver, avec ses enfants, en même temps qu'il exercera son métier de charron, quand l'occasion s'en présentera. Nous avons dans notre canton un grand besoin de voitures de toutes sortes, et je suis sûr que M. Leduc aura peine à répondre aux commandes qui lui viendront de tous côtés.

M. Leduc me paraît un homme intelligent et fort respectable, et je suis heureux de le voir s'établir au milieu de nous."

" 2 Septembre.—J'ai reçu ce soir la visite d'un jeune homme de Montréal, qui désire s'établir ici comme marchand. Il me paraît assez intelligent, mais je n'ai pas hésité à désapprouver son projet. Nous avons déjà deux petits négociants dans le canton de Bristol, c'est assez ; c'est même trop pour le moment. Avant d'échanger, il faut produire. Une

des causes de la gêne dans nos campagnes, c'est le trop grand nombre de commerçants. Les cultivateurs y trouvent trop facilement le moyen de s'endetter, en faisant l'achat de choses inutiles. Le marchand, s'il n'a pas un grand fonds d'honnêteté, vendra ses marchandises à un prix exorbitant ou prêtera à gros intérêt, ruinant ainsi, en peu d'années, d'honnêtes pères de famille qui mériteraient un meilleur sort."

" 10 *Septembre*.—Ouf ! quel ennui ! voilà un importun, qui, sous prétexte de me demander conseil sur le projet qu'il a de s'établir dans le canton, me fait perdre près d'une heure à me parler de chevaux. Avec quel enthousiasme il m'a raconté l'histoire de tous les chevaux qu'il a eus depuis qu'il est au monde ! C'est, je suppose, un maquignon de profession. J'espère au moins que notre canton n'aura pas l'honneur de compter ce maquignon au nombre de ses habitants."

" 6 *Octobre*.—Oh ! certes, voilà que notre localité devient célèbre ! Un docteur vient s'offrir pour soigner nos malades ! Jusqu'à présent nous avons dû courir à Lacasseville chaque fois qu'il a fallu avoir un médecin, ce qui n'est pas arrivé très-souvent, Dieu merci ! Madame Landry qui a prêté volontiers son assistance aux femmes, a presque toujours remplacé le docteur. Quoique je ne ressemble guère au grand Napoléon, soit dit sans vouloir démentir Pierre Gagnon, je pense comme lui que le monde n'en irait pas plus mal, s'il n'y avait pas autant de médecins. Le bon air, l'ex-

exercice, la diète sont les meilleurs médecins dans les trois quarts des maladies. Je ne puis cacher toutefois qu'un chirurgien habile ne serait pas inutile dans une place nouvelle comme la nôtre, où des accidents de diverses sortes, fractures de membres, brûlures, coupures, arrivent au moment où on s'y attend le moins.

“ Je n'ai donc pas rejeté les offres de notre jeune postulant ; mais après lui avoir exposé le peu de ressources de notre canton, l'état de gêne de la plupart des habitants, je l'ai engagé à prendre un lot de terre, et à cultiver tout en exerçant son art, chaque fois que l'occasion s'en présentera. Il m'a paru goûter assez bien ce conseil, et je ne serais pas surpris de voir avant peu le canton de Bristol sous la protection d'un médecin.”

Ces quelques extraits nous font comprendre le mouvement de la colonisation dans cette région livrée aux bras des défricheurs.

Huit jours se passaient à peine sans que le canton de Bristol fût le théâtre d'un progrès nouveau.

Le médecin en question ne tarda pas à s'établir dans le voisinage de Jean Rivard.

Mais un autre personnage, dont nous devons dire quelques mots, émigra aussi vers cette époque dans le canton de Bristol, sans toutefois prendre conseil de Jean Rivard.

Il venait d'une des anciennes paroisses des bords du Saint Laurent, d'où sans doute on l'avait vu partir

sans regret, car il était difficile d'imaginer un être plus maussade.

C'était l'esprit de contradiction incarné, le génie de l'opposition en chair et en os.

Quoiqu'il approchât de la cinquantaine, il n'avait encore rien fait pour lui-même, tous ses efforts ayant été employés à entraver les mesures des autres.

Il avait gaspillé en procès un héritage qui eût suffi à le rendre indépendant sous le rapport de la fortune. Sa manie de plaider et de contredire l'avait fait surnommer depuis longtemps le Plaidetur ou le *Plaideux*, et on le désignait communément sous l'appellation de Gendreau-le-Plaideux.

Au lieu de se réformer en vieillissant, il devenait de plus en plus insupportable. Contrecarrer les desseins d'autrui, dénaturer les meilleures intentions, nuire à la réussite des projets les plus utiles, s'agiter, crier, tempêter, chaque fois qu'il s'agissait de quelque'un ou de quelque chose, telle semblait être sa mission.

Hâbleur de première force, il passait ses journées à disserter à tort et à travers, sur la politique d'abord, puis sur les affaires locales et municipales, les affaires d'école, les affaires de fabrique, et si ces sujets lui faisaient défaut, tant pis pour les personnes, c'étaient elles qui passaient au sas de sa critique.

Dans la paroisse où il demeurait avant d'émigrer à Bristol, il avait été pendant vingt ans en guerre avec ses voisins pour des questions de bornage, de *découvert*, de cours d'eau, pour de prétendus dommages causés

par des animaux ou des volailles, et pour mille autres réclamations que son esprit fertile se plaisait à inventer.

Ces tracasseries qui font le désespoir des gens paisibles étaient pour lui une source de jouissance.

Il se trouvait là dans son élément.

Une église à bâtir, un site à choisir, une évaluation à faire, un chemin public à tracer, une école à établir, des magistrats à faire nommer, des officiers de voirie à élire, toutes ces circonstances étaient autant de bonnes fortunes pour notre homme.

Un fait assez curieux peut servir à faire comprendre jusqu'à quel point cet individu poussait l'esprit de contradiction.

En quittant sa paroisse natale, où il avait réussi, on ne sait comment, à se faire élire conseiller municipal, il refusa de donner sa démission en disant à ses collègues: je reviendrai peut-être; en tous cas, soyez avertis que je m'oppose à tout ce qui se fera dans le conseil en mon absence.

C'était là l'homme que Jean Rivard allait avoir à combattre.

Jean Rivard, comme on le sait déjà, n'était pas dépourvu d'énergie, il ne se laissait pas d'ordinaire décourager par les obstacles. Mais bien qu'il eût fait résolument la guerre à la forêt, il n'était pas ce qu'on appelle un ferrailleur; il ne combattait pas pour le plaisir de combattre; toute opposition injuste, frivole, le chagrinait, parce qu'elle était à ses yeux une cause de faiblesse. Rien au contraire ne lui donnait autant

de satisfaction que l'unanimité d'opinion sur une question quelconque.

L'union, l'union, disait-il sans cesse, c'est elle qui fait la force des sociétés, comme elle fait le bonheur des familles.

Il ne redoutait rien tant que de voir la discorde s'introduire dans la petite communauté qui était venue dans cette forêt chercher la paix et le bonheur.

Il eût donc indubitablement préféré ne pas avoir le voisinage de Gendreau-le-Plaideux; mais il lui fallut cette fois encore faire contre fortune bon cœur et prendre son parti de ce qu'il ne pouvait empêcher.

Une circonstance, assez peu importante au fond, lui révéla bientôt les ennuis auxquels il devait s'attendre dans les questions d'une portée plus sérieuse.

On se rappelle qu'à l'époque des amours de Jean Rivard et de Louise Routier, la localité qu'avait choisie notre héros pour y faire son établissement était quelquefois désignée sous le nom de Louiseville.

Cette appellation pourtant ne fut jamais guère en usage que dans la famille ou le cercle intime de Jean Rivard. Le plus souvent, lorsqu'on parlait de cette partie du canton de Bristol, on disait tout bonnement " Chez Jean Rivard," ou " Au Ruisseau de Jean Rivard," par allusion à la petite rivière qui traversait le lot de notre défricheur.

Mais depuis que Jean Rivard n'était plus seul dans la localité, ces dernières appellations paraissaient insuffisantes.

Il fut donc proposé, dans une assemblée qui eut lieu un dimanche après la messe, et à laquelle assistaient la plus grande partie des habitants du canton, qu'à l'avenir cette localité portât le nom de " Rivardville."

" Je sais bien," dit, dans une courte allocution, le père Landry président de cette assemblée, " je sais bien que nos enfants n'oublieront jamais celui qui le premier s'est frayé un chemin à travers la forêt du canton de Bristol. C'est à lui qu'ils devront l'aisance et le bonheur dont ils jouiront sans doute par la suite. Mais nous qui connaissons plus particulièrement tout ce que nous devons au courage, à l'énergie de notre jeune chef, empressons-nous de lui offrir un témoignage de reconnaissance et de respect, en donnant son nom à cette localité dont il est, de fait, le véritable fondateur. Honneur à Jean Rivard ! et que les environs de sa demeure, s'ils deviennent plus tard ville ou village, soient un monument durable de sa valeur, qu'ils disent à la postérité ce que peut opérer le travail uni à la persévérance."

Ces simples paroles retentirent dans le cœur de tous les assistants.

Hourra pour Jean Rivard ! s'écria-t-on de toutes parts.

Jean Rivard et Gendreau-le-Plaideux furent les seuls qui s'opposèrent à cette proposition, le premier par modestie, le second par esprit de contradiction.

Gendreau ne voyait pas pourquoi l'on ne conservait pas l'ancien nom de Bristol qu'il trouvait de beaucoup

préférable à celui de Rivardville, et il prit de là occasion de faire une tirade contre la manie des changements et des innovations.

Ses paroles n'eurent rien d'insultant, mais firent comprendre ce qu'on devait attendre de lui dans la suite.

Il fut résolu, malgré cela, que la localité prendrait incessamment le nom de Rivardville, et que, une fois érigée en paroisse, elle serait mise, avec la sanction des autorités ecclésiastiques, sous l'invocation de Sainte Louise.

Cette dernière partie de la proposition n'eut pour contradicteur que Gendreau-le-Plaideux, et fut ainsi considérée comme unanimement adoptée.*

* Nous sera-t-il permis de saisir cette occasion pour prier les personnes préposées au baptême des places de nous donner des noms susceptibles d'être retenus sans trop d'efforts par les gens du peuple et surtout susceptibles d'être prononcés ? Comment veut-on que des oreilles canadiennes-françaises se familiarisent avec des noms comme ceux de *Polenagamook*, *Ashuapmouclouan*, *Lxworth*, *Teckesbury*, et autres ? Si l'on manque de noms propres, qu'on parcoure les premiers recensements de la Nouvelle-France, ceux de 1666, 1667, 1681, et on trouvera là une foule de noms appropriés, faciles à prononcer, et qui auront au moins l'avantage de perpétuer dans la colonie la mémoire de ses premiers fondateurs.



CHAPITRE IV

LE MISSIONNAIRE.—L'ÉGLISE.—LA PAROISSE.

Vous dont la gloire sait comprendre toute gloire,
Répondez : n'est-ce pas que la soutane noire
Cache des cœurs vaillants à vous rendre jaloux ?

HENRI DE BORNIER.

Dès leur arrivée dans la forêt, les jeunes mariés avaient formé le dessein d'aller, le dimanche suivant, entendre la messe à l'église de Lacasseville.

On sait que Lacasseville était à trois lieues de leur habitation.

Mais le matin de ce jour une pluie torrentielle inondait les chemins, et il avait fallu bon gré mal gré renoncer au voyage projeté.

La même chose était arrivée les deux dimanches suivants.

C'avait été un sujet de grave mécompte pour Louise qui n'avait pas encore manqué la grande messe une seule fois depuis sa première communion.

Le manque d'églises est certainement l'une des principales causes du retard de la colonisation. Partout où se porte la famille canadienne, il faut un temple pour adorer et prier Dieu.

Jean Rivard avait eu beau lire à sa Louise les plus beaux chapitres de l'Imitation de Jésus-Christ, de ce précieux petit livre qu'elle-même lui avait donné autrefois comme souvenir et qu'il conservait avec un soin religieux, il avait vu dans ses beaux yeux qui semblaient se mouiller involontairement qu'elle éprouvait une profonde tristesse, et il avait résolu de faire tout au monde pour y apporter remède.

En effet, il s'était rendu de suite à Lacasseville, accompagné du père Landry, et tous deux avaient fait tant d'instances auprès du prêtre desservant de l'endroit, qu'il s'était engagé à écrire sans délai à son supérieur ecclésiastique pour lui exposer les besoins spirituels du canton de Bristol ; et peu de temps après Jean Rivard avait été informé qu'un jeune missionnaire qui desservait depuis un an plusieurs des cantons environnants avait reçu l'ordre d'aller une fois par mois dans le nouveau canton, y dire la messe, confesser, faire les baptêmes, etc.

Or, ce jeune missionnaire n'était autre qu'Octave Doucet, l'un des plus intimes amis de collège de Jean Rivard.

Octave Doucet et Jean Rivard ne s'étaient connus qu'au collège ; mais en se voyant pour la première fois, ces deux jeunes gens s'étaient sentis comme magnétiquement attirés l'un vers l'autre ; la liaison la plus étroite n'avait pas tardé à s'établir entre eux.

Ils avaient formé ensemble les plus charmants projets. Ils devaient, en sortant du collège, s'établir à la campagne dans le voisinage l'un de l'autre, et

cultiver ensemble la terre, les muses et la philosophie. Jean Rivard devait épouser la sœur d'Octave Doucet qu'il n'avait jamais vue, mais qu'il aimait parce qu'il la supposait douée de toutes les belles qualités de son ami.

Mais, à l'encontre de leurs communes prévisions, Jean Rivard avait dû sortir du collège avant la fin de sa Rhétorique, et le jeune Octave Doucet, une fois son cours terminé, avait pris la soutane. Vers le temps où Jean Rivard s'enfonçait dans la forêt, la hache à la main, Octave Doucet songeait à se faire admettre au sacerdoce et à aller évangéliser les habitants des cantons de l'Est.

Plein de zèle et de courage, il avait lui-même sollicité la faveur de consacrer les plus belles années de sa jeunesse aux durs et pénibles travaux des missions ; et à l'époque du mariage de Jean Rivard, il y avait déjà un an qu'il annonçait la parole de Dieu dans ces régions incultes.

Les missionnaires de nos cantons n'ont pas, il est vrai, de peuplades sauvages à instruire et civiliser ; ils ne sont pas exposés comme ceux de contrées plus lointaines à être décapités, brûlés à petit feu, scalpés ou massacrés par la main des barbares, mais ils se dévouent à toutes les privations que peut endurer la nature humaine, au froid, aux fatigues, à la faim, à tous les maux qui résultent de la pauvreté, de l'isolement et d'un travail d'ûr et constant.

Beaucoup y perdent la santé, quelques-uns même y perdent la vie.

Je n'entreprendrai pas de raconter toutes les misères qu'avait essuyées notre jeune missionnaire dans l'accomplissement de ses saintes mais pénibles fonctions. Il avait eu à desservir jusqu'à cinq missions à la fois. Il lui était arrivé de faire six sermons dans une journée, trois en français et trois en anglais, alors même qu'il en était réduit à ne prendre qu'un seul repas, vers quatre ou cinq heures de l'après-midi. Plus d'une fois il avait fait à pied, au milieu des neiges, cinq, dix, quinze lieues pour porter le bon Dieu aux malades, après quoi il n'avait eu pour se reposer de ses fatigues d'autre couche que le plancher nu de la cabane du défricheur. Plus d'une fois il avait failli périr, surpris par des tempêtes dans ses longs trajets à travers les bois. Pendant une nuit entière il avait été enseveli dans la neige, seul, loin de tout secours humain, n'ayant pour compagnons que les vents et la tempête, pour espoir que le Dieu qu'il servait et dont il portait la parole aux populations éparses dans la forêt.

Et comment vivait-il au milieu de ces peuples dénués de tout ? Comment soutenait-il sa dignité de prêtre ? Au moyen de présents, de souscriptions, de charités. Humble mendiant, il faisait lui-même une tournée dans les cantons qu'il desservait, allant de maison en maison demander du grain, du beurre, des légumes. Le dimanche, il remerciait au prône les fidèles qui l'avaient secouru. C'était là, me disait-il plus tard, la plus dure de toutes mes épreuves. Les fatigues corporelles qu'il endurait n'étaient rien com-

parées à cette nécessité de solliciter de ses ouailles les besoins de la vie matérielle en échange des secours spirituels qu'il leur dispensait avec tant de zèle.

C'était pourtant avec joie qu'il avait reçu l'ordre d'ajouter à ses travaux apostoliques, déjà considérables, la desserte du canton de Bristol, puisque, tout en remplissant les devoirs sacrés de son ministère, il allait se retrouver de temps à autre avec son ancien ami, qu'il n'avait pas oublié et dont il entendait souvent exalter le courage et l'activité.

En attendant que la localité fût en état d'ériger une chapelle convenable, c'était une simple maison en bois, construite en quelques jours par les principaux habitants du canton, qui servait de temple.

Le missionnaire apportait avec lui les vases sacrés et ses habits sacerdotaux, comme le médecin de campagne qui, dans ses visites aux malades, n'a garde d'oublier sa boîte de pharmacien.

Une petite table servait d'autel.

Madame Rivard se donnait beaucoup de soin pour orner l'humble chaumière où devait se célébrer le divin sacrifice ; malgré cela, la simplicité du lieu rappelait involontairement les temps primitifs de l'ère chrétienne.

Pendant plusieurs heures avant la messe le prêtre entendait les confessions.

Bientôt on voyait sortir de la forêt et arriver de tous côtés hommes, femmes, enfants, désireux d'as-

sister au saint sacrifice et d'entendre la parole de Dieu. Quand la maison était remplie, ceux qui n'avaient pu entrer s'agenouillaient dehors. Dans la belle saison, si le temps le permettait, le missionnaire célébrait la messe en plein air, de manière à être vu et entendu de toute la nombreuse assistance.

Il faisait beau voir le pieux recueillement, le silence religieux qui régnaient dans cette pauvre cabane convertie en temple ! Ceux qui n'ont jamais assisté au sacrifice divin que dans les cathédrales splendides, en face d'autels magnifiquement décorés, ne savent pas les jouissances intimes qu'éprouve l'âme chrétienne qui se trouve pour ainsi dire en contact avec son Créateur dans un pauvre oratoire. Chateaubriand a fait un tableau magnifique de la prière du soir récitée sur un navire, au milieu des vagues de l'Océan et aux rayons dorés du soleil couchant ; il eût fait un tableau pour le moins aussi intéressant du sacrifice célébré au milieu des forêts du Canada, à l'ombre d'arbres séculaires, au bruit du chant des oiseaux, au milieu des parfums s'exhalant du feuillage verdoyant et des plantes en fleur. Une assistance composée d'humbles familles, hommes, femmes, enfants, vieillards, courbés sous le poids du travail, demandant à Dieu le pain de chaque jour, la santé, la paix, le bonheur, offre certainement quelque chose de plus touchant que le spectacle d'une réunion d'insoucians marins ou d'industriels courant à la recherche de la fortune.

Mais si la visite mensuelle du jeune missionnaire

était une fête pour toute la population du canton, elle l'était doublement pour Jean Rivard, qui retrouvait ainsi un ami de cœur dans le sein duquel il pouvait épancher, comme autrefois, ses plus intimes confidences.

Madame Rivard aussi attendait chaque mois avec impatience l'arrivée de monsieur Doucet. C'était un grand bonheur pour elle que la présence d'un prêtre dans sa maison. La petite chambre qu'il habitait durant sa visite était préparée plusieurs jours à l'avance. Françoise partageait à cet égard les sentiments de sa maîtresse. Tant que le missionnaire habitait la maison, elle se sentait en sûreté, elle n'avait peur ni du tonnerre, ni des revenants, ni des sorciers ; elle redoublait d'activité pour que *monsieur le curé* ne manquât de rien.

Dès cette époque, Octave Doucet avait eu l'ambition, bien justifiable assurément, de devenir un jour curé de cette localité, dont Jean Rivard était le fondateur.

Ce jour ne tarda pas à arriver.

Moins de deux ans après, il fut chargé d'annoncer, de la part de son évêque, qu'aussitôt qu'une église convenable serait construite, et que Rivardville serait régulièrement érigé en paroisse, un prêtre y fixerait sa résidence.

Cette nouvelle fit une profonde sensation, et il y

eut de suite après la messe une assemblée publique où la question fut débattue.

Il est bien rare qu'on puisse bâtir une église en Canada sans que la discorde n'élève sa voix criarde.

Le site du nouvel édifice, les matériaux dont il sera construit, les moyens à adopter pour subvenir aux frais de construction, tout devient l'objet de discussions animées.

On se pique, on s'entête, ou pousse l'opiniâtreté si loin, que quelquefois le décret même de l'évêque ne peut réussir à pacifier les esprits.

On composerait un gros volume du récit de toutes les contestations de ce genre qui ont agité le Bas-Canada depuis son établissement.

Des scandales publics, des espèces de schismes se sont produits à la suite de ces contestations.

Ces divisions si ridicules et si funestes deviennent heureusement plus rares, aujourd'hui que les esprits se livrent plus qu'autrefois à la considération des affaires publiques et que les hommes d'opposition quand même trouvent dans les questions de politique générale ou les questions locales les aliments nécessaires à l'exercice de leurs facultés.

Mais on n'était pas très-avancé à cette époque dans le canton de Bristol, et ce ne fut pas chose facile que de se concerter pour fixer l'emplacement de l'église, et pour obtenir ensuite l'érection canonique et civile de la paroisse.

Gendreau-le-Plaideux fut ravi d'avoir une aussi belle occasion d'exercer son esprit de contradiction.

Il annonça d'abord qu'il s'opposerait de toutes ses forces à l'érection de la paroisse sous prétexte que, une fois Rivardville ainsi érigé civilement et canoniquement, on poursuivrait sans miséricorde les pauvres habitants endettés à la fabrique.

Il insista tellement sur ce point dans l'assemblée publique qui eut lieu à cet effet qu'un certain nombre de ses auditeurs finirent par prendre l'alarme.

Quant à l'emplacement de l'église, les terrains possédés par la famille Rivard étant situés à peu près au centre de la paroisse projetée, et formant l'endroit le plus fréquenté, puisqu'on y trouvait déjà des magasins, des boutiques, et bon nombre de maisons, semblaient naturellement désignés au choix des colons.

Aussi cet endroit fut-il spontanément proposé par le père Landry pour être le site de la future église.

Il fit connaître en même temps que le terrain nécessaire à l'emplacement de l'église, du presbytère et du cimetière, ne comprenant pas moins de cinq ou six arpents de terre en superficie, était offert gratuitement par la famille Rivard à la paroisse de Rivardville.

Malgré cela, Gendreau-le-Plaideux ne vit dans la proposition du père Landry qu'une injustice révoltante, qu'une honteuse spéculation de la part des amis de Jean Rivard. Il n'y avait, prétendait-il, pas moins de quatre ou cinq autres sites de beaucoup préférables à celui qu'on proposait. Il fit tant de bruit que Jean Rivard lui-même proposa de remettre à un dimanche subséquent la décision de cette question.

A cette nouvelle réunion, le missionnaire était pré-

sent et prit part aux délibérations. Il proposa lui-même que la paroisse de Rivardville fut composée d'une étendue d'environ trois lieues de territoire, dont il désigna les bornes ; il proposa comme emplacement de la future église une jolie éminence dominant toute la contrée environnante, située à environ dix arpents de la propriété de Jean Rivard, et faisant partie du lot de l'un de ses jeunes frères. Il fit ressortir avec tant de force et de clarté les avantages du site proposé que personne parmi ses auditeurs ne put conserver la moindre hésitation.

Gendreau-le-Plaideux lui-même se montra très-modéré et se borna à balbutier quelques objections qui ne furent pas même écoutées.

Une fois d'accord sur le site, il fallut s'entendre sur les matériaux dont la chapelle serait construite. On n'éprouva cette fois aucune opposition sérieuse ; à la recommandation du missionnaire lui-même, il fut décidé que cette église ne devant être en quelque sorte que provisoire, et la localité se composant en grande partie de pauvres défricheurs, on construirait d'abord un édifice en bois capable de contenir de douze à quinze cents personnes ; cet édifice servirait de temple jusqu'à ce que la paroisse fût en état d'en construire un en pierre ou en brique sur le modèle des grandes églises des bords du Saint-Laurent.

Quant au presbytère qui devait être aussi en bois, la construction en fut différée jusqu'à l'année suivante, Jean Rivard s'offrant volontiers de loger monsieur le curé jusqu'à cette époque.

L'église fut construite sous la direction de Jean Rivard, sans taxe, sans répartition, au moyen de corvées et de contributions volontaires; au bout de quelques mois, elle était achevée à la satisfaction de tous.

Ce fut un beau jour pour toute la population de Rivardville que celui où la cloche de l'église se fit entendre pour la première fois, cette cloche qui, suivant les paroles d'un grand écrivain, fait naître, "à la même minute un même sentiment dans mille cœurs divers."

L'extérieur de l'église était peint en blanc, et le petit clocher qui la surmontait s'apercevait à une grande distance. L'intérieur aussi était blanchi à la chaux, à l'exception des bancs qui paraissaient d'une couleur grisâtre. A l'entrée, et de chaque côté de la porte, on voyait un bénitier en bois peint surmonté d'une croix; et sur l'autel quatre bouquets et six grands cierges de bois. Au fond du sanctuaire était un grand tableau, avec une gravure de chaque côté. Une petite lampe, toujours allumée, reposait sur une table à côté de l'autel. De modestes cadres représentant un chemin de croix étaient suspendus de distance en distance autour de l'humble église. Mais ce qui frappait le plus les yeux en y entrant c'était l'air de propreté qui régnait dans tout l'édifice. On se sentait heureux dans ce temple modeste, élevé

au milieu des bois, à la gloire du Dieu Tout-Puissant, par une population amie du travail et de la vertu.

Le cimetière qui fut soigneusement enclos adjoignait immédiatement la chapelle.

Dans le cours de l'année suivante, sur la même éminence, et à quelques pas de l'église, fut bâti le presbytère.

Dans la même année, après toutes les formalités requises, Rivardville fut canoniquement et civilement érigé en paroisse, en dépit des efforts réitérés du père Gendreau.

La paroisse, telle qu'elle existe encore dans le Bas Canada, a existé pendant des siècles dans l'Europe catholique. Son organisation répond parfaitement aux besoins des fidèles ; et le Canadien qui s'éloigne du clocher natal n'a pas de plus grand bonheur dans sa nouvelle patrie que de se voir encore une fois membre de cette petite communauté appelée la paroisse.

Il va sans dire que M. Octave Doucet fut nommé de suite curé de Rivardville, à la charge toutefois de desservir en même temps quelques-unes des missions environnantes.

Achevons d'esquisser ici le portrait du jeune curé.

Ce qui le distinguait surtout, c'était sa nature franche et sympathique ; on sentait, en causant avec lui, qu'il avait constamment le cœur sur les lèvres ; on ne pouvait l'aborder sans l'aimer ; et on ne

s'en séparait qu'avec le désir de le revoir encore. Personne n'était mieux fait pour consoler les malheureux ; aussi avait-il constamment dans sa chambre de pauvres affligés qui venaient lui raconter leurs chagrins et chercher des remèdes à leurs maux. Jamais il ne rebutait personne ; au contraire, c'était avec le doux nom d'ami, de frère, d'enfant, de père, qu'il accueillait tous ceux qui s'adressaient à lui. Sa sensibilité, la bonté de son cœur se révélaient à la moindre occasion.

C'était là le côté sérieux de sa nature, mais à ces qualités s'en joignait une autre qui contribuait encore à le faire aimer davantage : c'était une gaîté constante, non cette gaîté de circonstance, souvent affectée, qui se traduit en jeux de mots plus ou moins spirituels, mais cette joie franche, naturelle, qui éclate en rires inextinguibles, au moindre mot d'un ami. La plus légère plaisanterie le faisait rire jusqu'aux larmes. Il avait toujours quelque anecdote amusante à raconter. Aussi sa société était-elle vivement recherchée par les gens d'esprit.

Il n'avait qu'un défaut, qu'il chercha longtemps à déraciner, qu'il regrettait tous les jours, mais dont il ne put jamais réussir à se corriger : il fumait. La pipe était sa passion dominante ; et jamais passion ne donna plus de tourment à un homme, ne tyrannisa plus impitoyablement sa victime.

Jean Rivard prenait quelquefois plaisir à tourmenter son ami à propos de cette habitude inoffensive. Il entrait avec lui dans de longues dissertations pour dé-

montrer l'influence pernicieuse du tabac sur la santé, et en particulier sur la prospérité du pays. Suivant ses calculs, ce qui se dépensait chaque année en fumée de tabac pouvait faire subsister des milliers de famille, et faire disparaître entièrement la mendicité des divers points du Bas Canada.

Le bon Octave Doucet passait alors deux ou trois jours sans fumer ; mais il perdait sa gaité, il allait et venait comme s'il eût été à la recherche de quelque objet perdu ; puis il finissait par retrouver sa pipe.

A la vue de l'objet aimé, le sang lui montait au cerveau, il se troublait, et ses bonnes résolutions s'évanouissaient.

On le voyait comme de plus belle se promener de long en large sur le perron de son presbytère en faisant monter vers le ciel de longues spirales de fumée.

Au fond, Jean Rivard pardonnait facilement à son ami cette légère faiblesse qui composait, à peu près, son seul amusement.

Au reste ces petites dissertations, moitié badines moitié sérieuses, n'empêchaient pas les deux amis de s'occuper d'affaires plus importantes.

Il fallait voir avec quel zèle, quelle chaleur ils discutaient toutes les questions qui pouvaient exercer quelque influence sur l'avenir de Rivardville ! Jamais roi, empereur, président, dictateur ou souverain quelconque ne prit autant d'intérêt au bonheur et à la prospérité de ses sujets que n'en prenaient les deux amis au succès des habitants de leur paroisse.

Le jeune curé possédait une intelligence à la hauteur de celle de Jean Rivard, et quoiqu'il fût d'une grande piété et que ses devoirs de prêtre l'occupassent plus que tout le reste, il se faisait aussi un devoir d'étudier avec soin tout ce qui pouvait influer sur la condition matérielle des peuples dont les besoins spirituels lui étaient confiés. Il comprenait parfaitement tout ce que peuvent produire, dans l'intérêt de la morale et de la civilisation bien entendue, le travail intelligent, éclairé, l'aisance plus générale, une industrie perfectionnée, l'instruction pratique, le zèle pour toutes les améliorations utiles, et il ne croyait pas indigne de son ministère d'encourager chez ses ouailles ces utiles tendances, chaque fois que l'occasion s'en présentait.

On pouvait voir quelquefois les deux amis, seuls au milieu de la nuit, dans la chambre de Jean Rivard, discuter avec enthousiasme certaines mesures qui devaient contribuer à l'agrandissement de la paroisse, au développement des ressources du canton, s'entretenir avec bonheur du bien qu'ils allaient produire, des réformes qu'ils allaient opérer, des changements qu'ils allaient réaliser pour le bien de leurs semblables et la plus grande gloire de Dieu.

C'étaient le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel se soutenant l'un par l'autre et se donnant la main.

CHAPITRE V

—
PIERRE GAGNON

On a vu tout-à-l'heure que Pierre Gagnon n'était plus au service de Jean Rivard. Il l'avait abandonné graduellement, et comme à regret, pour se consacrer au défrichement de son propre lopin de terre.

Nos lecteurs se rappelleront que ce lot était situé immédiatement au sud de celui de Jean Rivard.

Pierre Gagnon mettait, en travaillant pour lui-même toute l'ardeur, toute l'énergie qu'il avait déployées au service de son maître.

Sous les efforts de son bras puissant, la clairière s'agrandissait à vue d'œil.

Il commença par abattre la forêt juste à l'endroit où il désirait placer sa future résidence, en droite ligne avec la maison de Jean Rivard, puis il continua, se disant à part lui, avec ce contentement intérieur qui ne l'abandonnait jamais : ici sera ma maison, là ma grange, plus loin mes autres bâtiments ; il désignait d'avance le jardin, les champs de légumes, le parc aux animaux et toutes les diverses parties de sa ferme.

Disons toutefois que Pierre Gagnon quittait volontiers son travail pour celui de Jean Rivard, chaque fois que celui-ci en manifestait le désir, ce qui arrivait de temps à autre, surtout à l'époque de la moisson.

Ajoutons que l'ancien maître ne refusait pas non plus ses services à l'ancien serviteur. Les bœufs de travail, les chevaux, les voitures de Jean Rivard étaient à la disposition de Pierre Gagnon. Au besoin même, l'Empereur allait donner un coup d'épaule à son ci-devant brigadier.

Sur les épargnes qu'il avait faites à Grandpré, pendant de longues années de dur labeur, et sur les gages qu'il avait reçus pour ses deux dernières années de service, Pierre Gagnon avait en caisse près de quarante louis qu'il réservait pour acquitter le prix de son lopin de terre et aussi pour le jour où il entreprendrait de se bâtir une maison et des bâtiments de ferme.

En attendant, le vaillant défricheur songeait encore à autre chose. Tout en abattant les arbres, il lui arrivait de cesser quelquefois de chanter pour penser au bonheur dont jouissait son jeune maître depuis l'époque de son mariage. Il se disait que lui aussi, Pierre Gagnon, aurait un jour une compagne qui tiendrait son ménage et l'aiderait dans ses travaux.

Jusque là notre défricheur, sans être tout-à-fait insensible aux grâces et aux amabilités du beau sexe, n'avait eu aucune sérieuse affaire de cœur. Il s'était contenté de *faire étriver* toutes les filles de sa connaissance. Celles-ci s'amusaient de ses drôleries, et

lorsqu'il devenait trop agaçant, lui ripostaient énergiquement ; mais c'est tout ce qui s'en suivait. Une d'elles cependant, soit que Pierre Gagnon eût montré plus de persistance à la faire endêver, soit qu'il eût laissé échapper en lui parlant quelque'un de ces mots qui vont droit au cœur des femmes, soit enfin que la conduite ou le courage bien connus de Pierre Gagnon lui eussent inspiré une admiration plus qu'ordinaire, une d'elles s'obstinait à parler de lui et à en dire constamment du bien.

C'était Françoise, l'ancienne servante du père Routier, qui avait montré tant d'empressement à suivre Louise dans le canton de Bristol.

A entendre Françoise, Pierre Gagnon n'avait pas son pareil. Il était fin, drôle, amusant ; elle allait même jusqu'à le trouver beau, en dépit de la petite vérole dont sa figure était marquée.

Il est vrai que Pierre Gagnon soutenait à qui voulait l'entendre que ces petites cavités qui parsemaient son visage étaient de véritables grains de beauté, et que son père s'était ruiné à le faire graver de cette façon.

Mais, même en admettant cette prétention, Pierre Gagnon, de l'aveu de tous, était encore loin d'être un Adonis ; ce qui démontre bien, comme on l'a déjà dit plus d'une fois, que la beauté est chose relative, et que l'on a raison de dire avec le proverbe : des goûts et des couleurs il ne faut disputer.

Trouvez-lui donc un seul défaut, s'écriait souvent Françoise, en s'adressant à Louise ? et celle-ci avait

toutes les peines du monde à calmer l'enthousiasme de sa servante.

Pierre Gagnon n'ignorait probablement pas tout-à-fait les sentiments de Françoise à son égard, mais il feignait de ne pas s'en douter, et se contentait le plus souvent, lorsqu'il l'apercevait de loin d'entonner le refrain bien connu :

C'est la belle Françoise,
Allons gué
C'est la belle Françoise....

Pierre Gagnon ne chantait pas bien, il avait même la voix quelque peu discordante, ce qui n'empêchait pas Françoise de se pâmer d'aise en l'écoutant. De même, lorsque le soir, pour se reposer de ses fatigues du jour, il faisait résonner sa *bombarbe*, c'était pour elle une musique ravissante.

Le véritable amour, l'amour sérieux, profond, a semblé de tout temps incompatible avec la gaiété ; et l'on est porté à se demander si celui qui plaisante et rit à tout propos est susceptible d'aimer et d'être aimé. Assez souvent l'amour est accompagné d'un sentiment de tristesse ; on va même jusqu'à dire que l'homme le plus spirituel devient stupide quand cette passion s'empare de lui.

On pourrait croire d'après cela que Pierre Gagnon n'était pas réellement amoureux, car il est certain qu'il ne manifesta jamais la moindre disposition à la mélancolie. Mais en dépit de toutes les observations des philosophes et de tout ce qu'on pourrait dire au

contraire, j'ai toute raison de croire qu'au fond Pierre Gagnon n'était pas insensible à l'amour de Françoise, et que c'est sur elle qu'il portait ses vucs, lorsqu'en abattant les arbres dans la forêt, il songeait au mariage.

Françoise était âgée d'environ vingt-cinq ans. Elle n'était ni belle ni laide. Elle avait une forte chevelure, des dents blanches comme l'ivoire ; mais elle n'avait ni joues rosées, ni cou d'albâtre ; au contraire, son teint était bruni par le soleil, ses mains durcies par le travail, ses cheveux étaient assez souvent en désordre, car c'est à peine si la pauvre fille pouvait chaque matin consacrer cinq minutes à sa toilette. Exceptons-en toutefois le dimanche et les jours de fête où Françoise se mettait aussi belle que possible ; quoique sa taille fût loin d'être celle d'une guêpe, et que ses pieds n'eussent rien d'excessivement mignon, elle avait alors un air de santé, de propreté, de candeur, qui pouvait attirer l'attention de plus d'un homme à marier. Mais ce qui aux yeux des hommes sensés devait avoir plus de prix que toutes les qualités physiques, c'est qu'elle était d'une honnêteté, d'une probité à toute épreuve, industrieuse, laborieuse et remplie de piété. Ce que Jean Rivard et sa femme appréciaient le plus chez leur servante, c'était sa franchise ; elle ne mentait jamais. Par là même elle était d'une naïveté étonnante, et ne cachait rien de ce qui lui passait par le cœur ou par la tête.

Louise s'amüsait beaucoup de sa crédulité. Ne soupçonnant jamais le mensonge chez les autres, tout ce qu'elle entendait dire était pour elle parole d'évangile.

Elle était même superstitieuse à l'excès. Elle croyait volontiers aux histoires de revenants, de sorciers, de loups-garous ; elle n'eût jamais, pour tout l'or du monde, commencé un ouvrage le vendredi.

Les jeunes gens s'amusaient quelquefois à la mystifier, et se donnaient le malin plaisir de l'effrayer.

Elle prétendait avoir des apparitions. Elle vit un jour une grosse bête noire se promener dans le chemin et s'avancer jusque sur le seuil de la maison.

Mais, malgré ces petits défauts, Françoise était une fille comme on en rencontre rarement de nos jours, une fille de confiance, à laquelle les clefs d'un maison pouvaient être confiées sans crainte.

On ne pouvait raisonnablement s'attendre cependant à voir Pierre Gagnon jouer auprès de Françoise le rôle d'un jeune langoureux, trembler en sa présence, ou tomber en syncope au frôlement de sa robe. Notre défricheur approchait de la trentaine, et depuis l'âge de cinq ou six ans, il avait constamment travaillé pour subvenir aux besoins matériels de la vie. Il n'avait pas eu l'imagination faussée ou exaltée par la lecture des romans. La seule histoire d'amour qu'il eût entendu lire était celle de Don Quichotte et de la belle Dulcinée, et on peut affirmer

sans crainte qu'elle n'avait pas eu l'effet de le rendre plus romanesque. Il se représentait une femme, non comme un ange, une divinité, mais comme une aide, une compagne de travail, une personne disposée à tenir votre maison, à vous soigner dans vos maladies, à prendre soin de vos enfants, lorsque le bon Dieu vous en donne.

Mais ce qui prouve que l'indifférence de Pierre Gagnon pour Françoise n'était qu'apparente, c'est qu'il devenait de jour en jour moins railleur avec elle ; il arrivait assez souvent qu'après une kyrielle de drôleries et une bordée de rires homériques, il s'asseyait près de Françoise et passait une demi-heure à parler sérieusement.

Cette conduite inusitée de la part de notre défri-
cheur était remarquée par les jeunes gens, qui ne manquaient pas d'en plaisanter.

Lorsque, à l'époque des foins ou de la récolte, Pierre Gagnon venait donner un coup de main à Jean Rivard, il était rare que Françoise ne trouvât pas un prétexte d'aller aux champs, aider au fanage ou à l'engergage ; ce travail devenait un plaisir quand Pierre Gagnon y prenait part.

Personne, au dire de Françoise, ne fauchait comme Pierre Gagnon ; personne ne savait lier une gerbe de grain comme lui.

On en vint à remarquer que Pierre Gagnon qui, dans les commencements, s'amusait à jeter des poignées d'herbe à Françoise, à la faire asseoir sur des chardons, et à la rendre victime de mille autres espiè-

gleries semblables, cessa peu-à-peu ces plaisanteries à son égard. On les vit même quelquefois, durant les heures de repos, assis l'un à côté de l'autre, sur une veillotte de foin.

Si quelqu'un s'avisait désormais de taquiner Françoise, comme lui-même avait fait plus d'une fois auparavant, on était sûr que Pierre Gagnon se rangeait aussitôt du parti de la pauvre fille et faisait bientôt tourner les rires en sa faveur.

Il ne pouvait plus souffrir que personne cherchât à l'effrayer au moyen de fantômes ou d'apparitions; il réussit presque à la persuader qu'il n'existait ni sorciers, ni revenants, ni loups-garous. Comme le Scapin de Molière, il lui confessa qu'il était le principal auteur des sortilèges et des visions étranges qui l'avaient tant épouvantée dans les premières semaines de son séjour à Rivardville.

Quand Pierre Gagnon n'était pas au champ, Françoise passait ses moments de loisir à rêver en silence ou à chercher des trèfles à quatre feuilles.

Mais j'oubliais de dire un fait qui ne manqua pas d'exciter plus d'une fois les gorges-chaudes de leurs compagnons et compagnes de travail, c'est qu'on les vit tous deux, dans la saison des fruits, passer le temps de la *repose* à cueillir des fraises, des mûres, des framboises ou des bluets, et, chose extraordinaire, Pierre Gagnon, sous prétexte qu'il n'aimait pas les fruits, donnait tout à Françoise.

Eh bien! le croira-t-on? Malgré tous ces témoignages d'intérêt, malgré ces nombreuses marques

d'attention et d'amitié, les gens n'étaient pas d'accord sur les sentiments de Pierre Gagnon. Les uns prétendaient qu'il ne voulait que s'amuser aux dépens de Françoise, d'autres soutenaient que son but était tout simplement de *faire manger de l'avoine** au petit Louison Charli qui passait, à tort ou à raison, pour *aller voir* la servante de Jean Rivard. Enfin le plus grand nombre s'obstinaient à dire que Pierre Gagnon ne se marierait jamais.

* Un vocabulaire des expressions populaires en usage dans nos campagnes ne serait pas sans intérêt. En général, ces locutions ne sont employées que par les serviteurs ou engagés, ou ceux qui n'ont reçu aucune teinture des lettres. Dans la classe aisée des cultivateurs on parle un langage plus correct et qui ne diffère pas essentiellement de celui des marchands canadiens de nos villes, si ce n'est qu'il est moins parsemé d'anglicismes. Il est même remarquable que les enfants qui fréquentent les bonnes écoles améliorent en peu de temps le style et la prononciation qu'ils ont reçus de la bouche de leurs parents. Il existe chez les canadiens, surtout chez les jeunes gens, une singulière aptitude à adopter le langage des personnes instruites avec lesquelles ils viennent en contact.



CHAPITRE VI

—
OÙ L'ON VERRA QUI AVAIT RAISON.

Disons-le de suite : il ne se passa pas longtemps avant qu'il fût reconnu que Pierre Gagnon allait voir Françoise. Presque tous les dimanches il passait avec elle une partie de l'après-midi, souvent même la veillée. Le petit Louison Charli avait beau se défendre d'avoir jamais parlé à Françoise, on répétait partout qu'il avait eu *la pelle*, et ses amis l'accablaient de quolibets.

Enfin le bruit courut un jour que Pierre Gagnon et Françoise avaient échangé leurs mouchoirs. C'était le signe visible d'un engagement sérieux.

Pendant longtemps Pierre Gagnon répondait par des badinages à ceux qui le questionnaient sur ses sentiments, bien différent en cela de Françoise qui n'avait rien de plus pressé que de raconter à sa maîtresse les progrès de sa liaison ; mais lui-même finit par ne plus nier.

Il voulut même un jour donner à Françoise une preuve irrécusable de son amitié et la reconnaître publiquement pour sa blonde. Un dimanche que le

temps était magnifique, les chemins en bon état, et que Jean Rivard et sa femme allaient à Lacasseville, il proposa à Françoise de les accompagner.

Il emprunta à cet effet un des chevaux et une des voitures de Jean Rivard. Il passa bien une heure à étriller le cheval ; le collier, le harnais, la bride, tout reluisait de propreté.

Quand la voiture passa devant chez le père Landry, tout le monde se précipita à la porte et aux fenêtres. Il y eut une longue discussion dans la famille sur la question de savoir avec qui était Pierre Gagnon.

Françoise étrennait un voile pour la circonstance, ce qui empêchait de la reconnaître. On la reconnut pourtant et les filles ne manquèrent pas de dire : Françoise doit se renfler, ça ne lui arrive pas souvent de se faire promener par les garçons.

En dépit des remarques qu'on put faire sur son compte, Françoise trouva pourtant le chemin tout court et revint fort satisfaite de son voyage.

Cette promenade fut vraisemblablement l'épisode le plus intéressant de sa vie de fille.

Jean Rivard n'avait jamais paru faire attention à ce qui se passait entre Pierre Gagnon et sa fille Françoise ; mais Louise qui était au fait de tout et qui n'aimait pas les trop longues fréquentations se mit bientôt à presser Pierre Gagnon d'en finir.

Celui-ci ne se le fit pas dire deux fois.

Cette conduite de la part de Madame Rivard est

cause que nous n'avons aucune intrigue, aucune péripétie intéressante à enregistrer, dans l'histoire des amours de Pierre Gagnon et de Françoise. Tout se fit de la manière la plus simple ; point de querelle, point de brouille, partant point d'explications ni de *raccorde-ments*, malgré le bruit que fit courir le petit Louison Charli que Pierre Gagnon et Françoise s'étaient rendu leurs mouchoirs.

La vérité est que Pierre Gagnon n'avait pas le temps d'aller chercher au loin une personne plus avenante que Françoise et que Françoise estimait trop Pierre Gagnon pour se montrer à son égard inconstante ou coquette.

Mais il était temps que Pierre Gagnon parlât de mariage à Françoise, car son silence intriguait fort la pauvre fille et la tenait dans une incertitude inquiétante.

Elle ne dormait plus sans mettre un miroir sous sa tête afin de voir en rêve celui qui lui était destiné.

Enfin, un jour que Jean Rivard était dans son champ occupé à faire brûler de l'abattis, Pierre Gagnon qui travaillait sur son propre lot laissa un moment tomber sa hache et s'en vint droit à lui.

Mon bourgeois, dit-il, en essuyant les gouttes de sueur qui coulaient sur son front, je suis venu vous parler d'une chose dont qu'il y a longtemps que je voulais vous en parler. Manquablement que je vas vous surprendre, et que vous allez rire de moi ; mais c'est égal, riez tant que vous voudrez, vous serez toujours mon empereur comme auparavant....

—Qu'est-ce que c'est donc, dit Jean Rivard, dont la curiosité devint un peu excitée par ce préambule ?

—Ça me coûte quasiment d'en parler, mon bourgeois, mais puisque je suis venu pour ça, faut que je vous dise que je pense à me bâtir une petite cabane sur mon lot.....

—Et à te marier ensuite, je suppose ?

—Eh bien oui, vous l'avez deviné, mon bourgeois ; vous allez peut-être me dire que je fais une folie?....

—Au contraire, je ne vois rien là que de très-naturel. Tu ne me surprends pas autant que tu parais le croire ; je t'avoue même que je soupçonnais un peu depuis quelque temps que tu songeais à cette affaire.

—Tenez, voyez-vous, mon bourgeois, me voilà avec une dizaine d'arpents de terre de défrichés ; je vais me bâtir une cabane qui pourra tenir au moins deux personnes ; avec l'argent qui me restera, je pense que je pourrai aussi me bâtir une grange dans le courant de l'été. Je suis parti pour faire une assez grosse semence ce printemps, et vous comprenez que si j'avais une femme, ça m'aiderait joliment pour faire le jardinage et engerber, sans compter que ça serait moins ennuyant de travailler à deux en jasant que de chanter tout seul en travaillant, comme je fais depuis que j'ai quitté votre service.

—Oui, oui, Pierre, tu as raison : une femme, c'est joliment désennuyant, sans compter, comme tu dis, que ça a bien son utilité. Si j'en juge d'après moi-

même, tu ne te repentiras jamais d'avoir pris ce parti.

—Mais, il faut que je vous dise avec qui je veux me marier. Vous serez peut-être surpris tout de bon, cette fois-ci. Vous ne vous êtes peut-être pas aperçu que j'avais une blonde. Madame Rivard en a bien quelque *doutance*, elle ; les femmes, voyez-vous, ça s'aperçoit de tout.

—Est-ce que ça serait Françoise, par hasard ?

—Eh bien, oui, mon bourgeois, vous l'avez encore deviné ; c'est Françoise.

—Je savais bien, d'après ce que m'avait dit ma femme, qu'elle était un peu folle de toi, mais je n'étais pas sûr si tu l'aimais ; je croyais même quelquefois que tu en faisais des badinages.

—Ah ! pour ça, mon bourgeois, je vous avouerais franchement que je ne suis pas fou de Françoise, comme ce pauvre défunt Don Quichotte l'était de sa belle Dulcinée ; mais je l'aime assez comme ça, et si on est marié ensemble, vous verrez qu'elle n'aura jamais de chagrin avec son Pierre. C'est bien vrai que je l'ai fait étriver quelquefois, mais ce n'était pas par manière de mépris ; voyez-vous, il faut bien rire un peu de temps en temps pour se reposer les bras. Si je la faisais enrager, c'est que je savais, voyez-vous, qu'elle n'était pas *rancuneuse*.....

—Quant à cela, je pense en effet qu'elle ne t'en a jamais voulu bien longtemps.

—Puis, tenez mon empereur, pour vous dire la

vérité, je ne suis pas assez gros bourgeois, moi, pour prétendre à un parti comme mademoiselle Louise Routier ; je veux me marier suivant mon rang. Je serais bien fou d'aller chercher une *criature* au loin, pour me faire *relapper*, tandis que j'en ai une bonne sous la main. Vous comprenez bien que je ne suis pas sans m'être aperçu que Françoise est une grosse travaillante, une femme entendue dans le ménage, et que c'est, à part de ça, un bon caractère, qui ne voudrait pas faire de peine à un poulet. C'est bien vrai qu'elle ne voudra jamais commencer un ouvrage le vendredi, mais ça ne fait rien, elle commencera le jeudi ; et quant aux revenants, j'espère bien qu'une fois mariée, elle n'y pensera plus.

—J'approuve complètement ton choix, mon ami, et je suis sûr que ma femme pensera comme moi, tout en regrettant probablement le départ de Françoise qu'elle ne pourra pas facilement remplacer. Les bonnes filles comme elle ne se rencontrent pas tous les jours.

—Merci, mon bourgeois, et puisque vous m'approuvez, je vous demanderai de me rendre un petit service, ça serait de faire vous-même la grande demande à Françoise, et de vous entendre avec elle et avec madame Rivard pour fixer le jour de notre mariage. J'aimerais, si c'était possible, que ça fût avant les récoltes.

—Bien, bien, comme tu voudras, Pierre ; je suis sûr que tout pourra s'arranger pour le mieux.

Après cette importante confidence, Pierre Gagnon regagna son champ d'abattis.

De retour à sa maison, Jean Rivard fit part à sa femme des intentions de son ancien compagnon de travail. Après avoir commenté cet événement d'une manière plus ou moins sérieuse, ils firent venir Françoise.

Eh bien ! Françoise, dit Jean Rivard, es-tu toujours disposée à te marier ?

—Moi me marier ! s'écria Françoise toute ébahie et croyant que son maître voulait se moquer d'elle, oh ! non, jamais ; je suis bien comme ça, j'y reste ; et elle retourna de suite à sa cuisine avant qu'on pût s'expliquer davantage.

Cependant une fois seule, elle se mit à penser.... et quoiqu'elle fût encore loin de soupçonner ce dont il s'agissait, elle s'avança de nouveau vers ses maîtres :

Madame Rivard sait bien, dit-elle, qu'il n'y en a qu'un avec qui je me marierais, et celui-là ne pense pas à moi. Pour les autres, je n'en donnerais pas une *coppe*.

Mais si c'était celui-là qui te demanderait en mariage, dit madame Rivard.

—Pierre Gagnon ! s'écria Françoise ; ah ! Jésus Maria ! jamais je ne le croirai !.....

—C'est pourtant bien le cas, c'est Pierre Gagnon lui-même.

—Sainte bénite ! moi, la femme de Pierre Gagnon ? Mais êtes-vous sûrs qu'il ne dit pas cela pour rire ?

—Il y va si sérieusement que tu peux fixer toi-même le jour de votre mariage.

—Bonne sainte Vierge !.....me voilà donc exaucée.

Et Françoise, toute troublée, s'éloigna en se passant les mains sur les cheveux, et se rendit au miroir où elle s'attifa du mieux qu'elle put, croyant à tout instant voir arriver son fiancé.

Ce jour-là, si Louise n'avait pas eu le soin de jeter de temps à autre un coup-d'œil au pot-au-feu, le dîner eût été manqué, à coup sûr.

Quand le soir Pierre Gagnon vint à la maison, Françoise était tranquillisée ; elle fut très-convenable, plus même qu'elle n'avait coutume de l'être. De son côté, Pierre Gagnon était beaucoup plus sérieux qu'à l'ordinaire. Il parla longtemps à Françoise de ses projets, de l'état de ses travaux et de tout ce qui lui manquait encore pour être riche. Françoise faisait semblant d'écouter, mais elle ne s'arrêtait pas tout-à-fait aux mêmes considérations que son prétendu. Elle se représentait déjà au pied de l'autel, jurant fidélité à Pierre Gagnon ; elle songeait combien elle l'aimerait, avec quel soin elle tiendrait la maison, préparerait ses repas, raccommoierait son linge. De temps à autre elle se levait sous prétexte de quelque

soin de ménage, mais plutôt pour se donner une contenance et ne pas paraître trop agitée.

En voyant venir Pierre Gagnon, elle avait couru mettre une de ses plus belles robes d'indienne, de sorte qu'elle était proprette et que Pierre Gagnon fut de plus en plus satisfait de son choix.

Le mariage fut d'un commun accord fixé au commencement d'août.

Dans le courant de juillet, Pierre Gagnon, avec l'aide de ses voisins et amis, se construisit une maisonnette fort convenable, qu'il meubla aussi modestement que possible.

Les autres préparatifs du mariage furent bientôt faits.

Pierre Gagnon emprunta pour la circonstance un habit noir à Jean Rivard, qui lui servait de père, et Françoise emprunta aussi quelques-uns des atours de sa maîtresse.

Jean Rivard donna à son ancien compagnon de travail une petite fête à laquelle furent conviés tous les premiers colons du canton de Bristol. On ne manqua pas de s'y divertir.

Louise avait fait cadeau à Françoise de divers articles de ménage. Jean Rivard voulut aussi faire son cadeau de noce à Pierre Gagnon.

Au moment où l'heureux couple allait se diriger vers leur modeste habitation :

—Quand penses-tu t'acheter une vache, dit Jean Rivard à Pierre Gagnon ?

—Oh ! pour ça, mon bourgeois, ça sera quand il plaira à Dieu. Si la récolte est bonne l'année qui vient, on aura peut-être les moyens... Mais il faut tant de choses, on ne peut pas tout avoir à la fois. Mais pour une vache, c'est une grande douceur, et si Françoise veut dire comme moi, on travaillera pour en gagner une aussi vite que possible.

—Eh bien ! Pierre, puisque tu tiens tant à avoir une vache, je veux t'en donner une des miennes ; ça compensera pour la mère d'ours, ajouta-t-il en riant.

Pierre Gagnon ne savait trop comment remercier son ancien maître de cette nouvelle marque de bonté ; il ne put que demander en balbutiant :

—Est-ce la Caille ?

—Non, répondit Jean Rivard ; la Caille est une ancienne amie ; ce serait une ingratitude de ma part de la laisser partir. Je veux qu'elle continue à vivre avec moi. Mais tu prendras sa fille aînée, qui est encore meilleure laitière qu'elle. Elle vous donnera en abondance le lait et le beurre nécessaires aux besoins de votre maison. Françoise la connaît bien ; elle t'en dira des nouvelles.

Les deux anciens compagnons se séparèrent le cœur gros, quoiqu'ils dussent continuer à demeurer voisins et se revoir presque chaque jour.

CHAPITRE VII

LA MARCHÉ DU PROGRÈS.

Environ trois ans après son mariage, Jean Rivard écrivait à son ami Gustave Charmenil :

“ Depuis la dernière fois que je t’ai écrit, mon cher Gustave, un nouveau bonheur m’est arrivé : je suis devenu père d’un second enfant. C’est une petite fille, cette fois. J’en ai été fou plusieurs jours durant. Tu comprendras ce que c’est, mon ami, quand tu seras père à ton tour, ce qui, avec tes propensions matrimoniales, ne saurait tarder bien longtemps. Louise se porte à merveille. Tu peux croire si elle est heureuse, elle qui aime tant les enfants, et qui désirait tant avoir une fille !

“ Tu me pardonneras, mon cher Gustave, de t’avoir laissé ignorer cela si longtemps. Je suis accablé d’occupations de toutes sortes ; c’est à peine si je puis trouver un moment pour écrire à mes amis. Outre mes travaux de défrichement, qui vont toujours leur train, j’ai à diriger en quelque sorte l’établissement de tout un village. Je suis occupé du matin au soir. Ne sois pas surpris, mon cher Gustave, si tu entends

dire un jour que ton ami Jean Rivard est devenu un fondateur de villes. Tu ris, j'en suis sûr. Il est de fait pourtant qu'avant qu'il soit longtemps les environs de ma cabane seront convertis en un village populeux et prospère. A l'heure qu'il est, je viens de terminer la construction d'une église. Tout marche et progresse autour de moi : moulins, boutiques, magasins, tout surgit comme par enchantement. Si j'avais le temps de te donner des détails, tu en serais étonné toi-même. Je commence à croire que je vais devenir riche, beaucoup plus que je ne l'avais jamais rêvé. Ce qui est au moins certain, c'est que je puis être désormais sans inquiétude sur le sort de mes frères : leur avenir est assuré. C'est un grand soulagement d'esprit pour ma mère et pour moi.

“ Je t'expliquerai tout cela quand tu viendras me faire visite.

“ Il est vrai qu'il nous manque encore beaucoup de choses. Nous n'avons ni école, ni municipalité, ni marché, ni bureau de poste, etc., mais tout cela va venir en son temps. Paris ne s'est pas fait en un jour.

“ Je m'attends bien à rencontrer de grandes difficultés par la suite. Nous avons déjà parmi nous des hommes à vues mesquines, à esprit étroit, qui ne cherchent qu'à embarrasser la marche du progrès. Mais il faudra vaincre ou périr. J'ai toujours sous les yeux ma devise : *labor omnia vincit* ; et je suis plein d'espoir dans l'avenir.

“ Je t'ai déjà dit que notre ami Doucet venait nous

dire la messe une fois par mois ; aussitôt notre église achevée, il a été nommé notre curé, et il réside permanentement au milieu de nous. Il est toujours comme autrefois, aimable et plein de zèle. Nous parlons souvent de toi et de notre beau temps de collège.

“ Dans quelques années, si nous continuons à progresser tu pourras t'établir comme avocat à Rivardville, (c'est ainsi qu'on a surnommé la localité où ton ami Jean Rivard a fixé ses pénates) qui sera peut-être alors chef-lieu de district.”

.....

En effet Rivardville reçut vers cette époque une étrange impulsion due, suivant les uns, au progrès naturel et insensible des défrichements et de la colonisation, suivant les autres, à la construction de l'église dont nous avons parlé.

Ce qui est certain, c'est que tout sembla marcher à la fois. Deux des frères de Jean Rivard vinrent s'établir à côté de lui ; à l'un, Jean Rivard céda sa fabrique de potasse qu'il convertit en *perlasserie* et qu'il établit sur une grande échelle ; il retint un intérêt dans l'exploitation, plutôt pour avoir un prétexte d'en surveiller et contrôler les opérations que pour en retirer un bénéfice. Il entra pareillement en société avec l'autre de ses frères pour la construction d'un moulin à scie et d'un moulin à farine, deux

établissements dont la nécessité se faisait depuis longtemps sentir à Rivardville.

Ces deux moulins n'étant destinés qu'à satisfaire aux besoins de la localité, purent être construits assez économiquement. Le nom de Jean Rivard d'ailleurs était déjà connu à dix lieues à la ronde, et son crédit était illimité.

Le fabricant de perlasse, encouragé par les résultats de son industrie, voulut profiter de ses fréquents rapports avec les colons du canton de Bristol et des environs pour établir un trafic général. Il acheta le fonds de commerce du principal marchand du village, et, avec l'aide d'un de ses plus jeunes frères comme commis, il ouvrit un magasin qui fut de suite considérablement achalandé. N'agissant que d'après les conseils de son frère aîné, et se contentant de profits raisonnables, il trouva dans cette industrie son avantage personnel, tout en faisant le bien de la communauté. La maison "Rivard, frères" étendit peu-à-peu ses opérations et devint par la suite la plus populaire du comté.

La construction des deux moulins fut aussi un grand événement pour les habitants de Rivardville, obligés jusqu'alors d'aller à une distance de trois lieues pour chercher quelques madriers ou faire moudre un sac de farine.

Après le son de la cloche paroissiale, aucune musique ne pouvait être plus agréable aux oreilles des pauvres colons que le bruit des scies et des moulanges ou celui de la cascade servant de pouvoir hydraulique.

Et cette musique se faisait entendre presque jour et nuit.

On remarquait dans la localité un mouvement, une activité extraordinaires.

Tout le long du jour on voyait arriver aux moulins des voitures chargées, les unes de sacs de blé, les autres de pièces de bois destinées à être converties en planches ou en madriers.

Meunier, scieur, constructeur, et colon, tous trouvaient leur profit à cet échange de services, et le progrès de Rivardville s'en ressentait d'une manière sensible.

Plusieurs habitations nouvelles surgirent autour des moulins aussi bien qu'autour de l'église.

Nos lecteurs se souviennent peut-être que dès la première année de son séjour dans la forêt, Jean Rivard avait retenu dans le voisinage de sa propriété un lot de terre inculte pour chacun de ses frères, en leur disant : qui sait si vous ne deviendrez pas riches sans vous en apercevoir ?

Ce pressentiment de Jean Rivard se vérifia à la lettre.

Toutes les maisons et les bâtiments dont nous avons parlé, moulins, forges, boutiques, magasins furent bâtis sur les propriétés de la famille Rivard.

Jean Rivard qui était l'administrateur des biens de la famille ne cédaît que quelques arpents de terre aux

industriels ou commerçants qui venaient s'établir à Rivardville, et réservait le reste pour en disposer plus tard avantageusement.

Cette vaste étendue de terrain, située comme elle l'était au centre d'un canton, dans le voisinage d'une rivière et d'une grande route publique, et devant, selon toute probabilité, devenir plus tard le siège d'une ville ou d'un grand village, prit vite une importance considérable.

Sa valeur s'accrut de jour en jour.

Jean Rivard n'était pas ce qu'on peut appeler un spéculateur ; il ne cherchait pas à s'enrichir en appauvrissant les autres. Mais lorsqu'il songeait à sa vieille mère, à ses neuf frères, à ses deux sœurs, il se sentait justifiable de tirer bon parti des avantages qui s'offraient à lui, et qui après tout étaient dûs à son courage et à son industrie.

Il lui semblait aussi voir le doigt de la providence dans la manière dont les événements avaient tourné. Ma pauvre mère a tant prié, disait-il, que Dieu prend pitié d'elle et lui envoie les moyens de se tirer d'embarras.

Il s'empressait de lui écrire chaque fois qu'il avait une bonne nouvelle à lui annoncer.

Il jouissait d'avance du bonheur qu'elle en ressentirait.

Mais outre les avantages de fortune qu'il devait espérer en voyant les alentours de sa chaumière devenir peu-à-peu le centre d'un village, il jouissait encore d'un autre privilège que devait apprécier à

toute sa valeur un homme de l'intelligence de Jean Rivard : il allait pouvoir exercer un contrôle absolu sur l'établissement du village.

Il allait devenir peut-être comme il le dit dans sa lettre, le fondateur d'une ville !

Quels rêves ambitieux cette perspective ne devait-elle pas faire naître en son esprit !

Les devoirs et la responsabilité que lui imposait cette glorieuse entreprise absorbèrent toute son attention pendant plusieurs mois.

Ce n'était plus la carte de son lot de cent acres qu'il déployait le soir sur sa table, c'était celle du futur village. Quoiqu'il ne fût guère au fait de l'art de bâtir des villes, il en avait lui-même tracé le plan ; il avait indiqué les rues, auxquelles il donnait toute la largeur et toute la régularité possibles ; il avait marqué les endroits que devaient occuper plus tard la maison d'école, le bureau de poste, le marché, etc.

Il fit planter des arbres de distance en distance le long des rues projetées, car il ne négligeait rien de ce qui pouvait contribuer à donner à son village une apparence de fraîcheur et de gaieté.

Il allait même jusqu'à stipuler dans ses concessions d'emplacements, que la maison serait de telle ou telle dimension, qu'elle serait située à telle distance du chemin, qu'elle serait peinte en blanc, et autres conditions qui peuvent sembler puérides mais qui n'en exercent pas moins une influence réelle sur le progrès des localités.

Comme on l'a déjà vu, Jean Rivard n'entreprenait rien d'important sans consulter son ami Doucet.

Louise prenait aussi le plus vif intérêt aux entreprises de son mari.

Pierre Gagnon n'était pas non plus tenu dans l'ignorance des plans de Jean Rivard.

Il va sans dire que celui-ci était l'admirateur enthousiaste de tout ce que faisait son ancien maître.

Je savais bien, lui disait-il avec sa gaieté accoutumée, que vous en feriez autant que le grand Napoléon. Maintenant que vous n'avez plus d'ennemis à combattre, vous allez bâtir des villes, vous allez faire des lois, vous allez donner un royaume à chacun de vos frères. Il y a une chose pourtant que vous n'imiterez pas, disait-il en riant, et en regardant madame Rivard, c'est que vous ne répudierez pas votre femme.

Ce n'est pas pour mépriser Napoléon, ajoutait-il, mais je crois que s'il avait fait comme vous au lieu de s'amuser à bouleverser tous les pays et à tuer le monde dru comme mouche, il n'aurait pas fait une fin aussi triste. Tonnerre d'un nom ! j'aurais aimé à lui voir faire de l'abattis ; je crois que la forêt en aurait fait du feu.



CHAPITRE VIII

CINQ ANS APRÈS.

Gustave Charmenil à Jean Rivard.

" MON CHER AMI,

" Je commence à croire que Madame de Staël avait raison quand elle disait que le mariage n'était que de l'égoïsme à deux. Depuis que tu as eu le bonheur de recevoir ce grand sacrement, c'est à peine si tu m'as écrit deux ou trois petites lettres. Je garderais rancune à ta Louise si je pensais que c'est elle qui te fait oublier ainsi tes meilleurs amis. Pourquoi ne m'écris-tu pas de longues lettres, comme autrefois ? Tu sais combien je m'intéresse à ton exploitation ; je voudrais en connaître les plus petits détails ; je voudrais surtout savoir si tu as bien conservé l'ardeur et l'enthousiasme de tes premières années. Chaque fois que je me rencontre avec un de nos amis de collège, tu deviens notre principal sujet de conversation. Tous savent depuis longtemps le parti que tu as embrassé et chacun est dans l'admiration de ton courage et de tes hauts faits. De tous ceux qui ont fait leurs classes en même temps que nous, pas un

n'est aussi avancé que toi, pas un n'est marié ; la plupart attendent après une fortune qui ne viendra probablement jamais. Je suis peut-être moi-même au nombre de ces derniers, quoique ma position se soit quelque peu améliorée depuis l'époque où je te faisais confidant de mes nombreuses tribulations. Tu comprends bien que je ne subsiste pas encore des revenus de ma profession ; je t'avouerai même en confidence que j'en retire à peine assez pour payer le loyer de mon bureau ; j'ai beau proclamer en grosses lettres sur la porte et dans les fenêtres de mon étude mon nom et ma qualité d'avocat, la clientèle n'en arrive pas plus vite. Le fait est qu'il y a maintenant, suivant le vieux dicton, plus d'avocats que de causes ; que diable ! nous ne pouvons pas exiger que les voisins se brouillent entre eux pour nous fournir l'occasion de plaider. J'ai donc pris mon parti : j'attends patiemment que les vieux praticiens montent sur le banc des juges ou descendent dans les champs élysées ; j'attraperai peut-être alors une petite part de leur clientèle. En attendant, je trouve par-ci par-là quelque chose à gagner ; je sais passablement l'anglais, je me suis mis à faire des traductions ; cette besogne ne me déplaît pas trop ; je la préfère au métier de copiste qui n'occupe que les doigts ; j'étudie aussi la sténographie ou plutôt la phonographie, et bientôt je pourrai, en attendant mieux, me faire rapporteur pour les gazettes. Tu vois que je ne perds pas courage et que je sais prendre les choses philosophiquement.

“ Nous sommes un assez bon nombre de notre confrérie ; nous nous encourageons mutuellement.

“ Nous avons cru découvrir dernièrement un moyen de nous faire connaître, ou comme on dit parmi nous, de nous mettre en évidence : Nous sommes à l'affût de toutes les contestations électorales, et s'il s'en présente une, soit dans une ville soit dans un comté, vite nous nous rendons sur les lieux, accompagnés de nos amis. Là, juchés sur un escabeau, sur une chaise, sur une voiture, sur n'importe quoi, à la porte d'une église, au coin d'une rue, dans une salle publique ou dans un cabaret, nous haranguons, de toute la force de nos poumons, les libres et indépendants électeurs. Nous parlons avec force, car dans ces circonstances, il importe plus, comme dit Voltaire, de frapper fort que de frapper juste. Nous passons en revue toutes les affaires du pays, et tu comprends que nous ne ménageons pas nos adversaires ; nous leur mettons sur le dos tous les malheurs publics, depuis le désordre des finances jusqu'aux mauvaises récoltes. Quand nous nous sommes bien *étrillés*, que nous avons épuisé les uns à l'égard des autres les épithètes de chenapans, de traîtres, voleurs, brigands, et mille autres gracieusetés pareilles, et que les électeurs ont paru nous comprendre, nous nous retirons satisfaits. Il est probable qu'entre eux ils sont loin de nous considérer comme des évangélistes, et qu'ils se moquent même un peu de nous, car ces indépendants électeurs ne manquent pas de malice, comme nous pouvons nous en convaincre assez

souvent. Ce qu'il y a de désagréable dans le métier, c'est qu'il prend quelquefois envie à ces messieurs de nous empêcher de parler, et qu'ils se mettent à crier, d'une voix qu'aurait enviée le fameux Stentor de la mythologie : " il parlera, non il ne parlera pas, il parlera, non il ne parlera pas," et que nous sommes là plantés en face de cet aimable auditoire, n'apercevant que des bouches ouvertes jusqu'aux oreilles et des bras qui se démènent en tous sens. Nous recommençons la même phrase cinquante fois sans pouvoir la finir : bien heureux encore si, pour ne pas nous faire écharper, nous ne sommes pas obligés de prendre la poudre d'escampette. S'il n'existait que ce moyen de se mettre en évidence, m'est avis qu'il vaudrait tout autant se passer de la gloire. Qu'en penses-tu, mon ami ? Pour moi, j'en suis venu à trouver, soit dit entre nous, le rôle que nous jouons tellement humiliant, et même dans certains cas tellement démoralisateur, que je suis décidé d'abandonner la partie, à la peine de rester inconnu toute ma vie. Toi, mon cher défricheur, je sais bien que tu abhorres tout ce fracas, et que tu n'aimes rien tant que la vie paisible et retirée. Je serais volontiers de ton avis, si j'avais une jolie petite femme comme ta Louise ; je consentirais sans peine à vivre seul avec elle au fond des bois. Mais cet heureux sort n'est réservé qu'aux mortels privilégiés.

" Je crains bien que mes affaires de cœur n'aient plus le même intérêt pour toi, maintenant que te voilà vieux marié et père de famille. Sais-tu ce qui m'est arrivé depuis que j'ai perdu ma ci-devant belle

inconnue ? Eh bien ! mon ami, te le dirai-je ? après m'être désolé secrètement pendant plusieurs mois, après avoir composé diverses élégies toutes plus larmoyantes les unes que les autres, après avoir songé à m'expatrier, j'ai fini par me consoler ; j'ai même honte de te l'avouer, je suis déjà depuis ce temps-là devenu successivement admirateur de plusieurs autres jeunes beautés ; de fait, je me sens disposé à aimer tout le beau sexe en général. Je suis presque alarmé de mes dispositions à cet égard.

Que dis-tu de cet étrange changement ?

Il est vrai que je ne suis pas aveuglé et que je me permets volontiers de juger, de critiquer même les personnes qui attirent le plus mon attention. L'une est fort jolie, mais n'a pas d'esprit ; l'autre est trop affectée ; celle-ci est trop grande et celle-là trop petite. Tu rirais bien si tu lisais le journal dans lequel je consigne ces petits épisodes de ma jeunesse. Je vais, pour ton édification, t'en extraire quelques lignes :

“ 20 *Juin*.—Depuis plus d'un mois, mes vues se portent sur mademoiselle T. S. Elle a une taille charmante, un port de reine, un air grand, noble, une figure douce et distinguée ; elle est très-aimable en conversation ; elle ne chante pas, mais elle est parfaite musicienne. J'ignore si elle m'aimerait, mais je me sens invinciblement attiré vers elle. Ce que j'ai entendu dire de ses talents, de son caractère, de ses vertus, me la font estimer sincèrement.

“ Je voudrais la connaître davantage et pouvoir lire dans son cœur.

“ 15 *Octobre*.—J'apprends aujourd'hui que mademoiselle T. S. est sur le point de se marier ; on m'assure même qu'elle était engagée depuis longtemps. Encore une déception ! Heureusement que je ne lui ai jamais fait part de mes sentiments, et qu'elle ignorera toujours que j'ai pensé à elle.

.....

“ 10 *Janvier*.—J'ai rencontré hier soir une jeune personne que j'admiraïs depuis longtemps, mais à qui je n'avais jamais parlé. Je l'ai rencontrée à une petite soirée dansante, et j'en suis maintenant tout-à-fait enchanté. Je l'ai trouvée encore mieux que je me l'étais représentée. Elle m'a paru bonne, sensible, intelligente. Elle touche bien le piano, chante bien, et parle, avec une égale facilité, l'anglais et le français.

“ Mais on m'assure que Mlle. H. L. a une foule d'admirateurs et qu'elle est même soupçonnée d'être un peu coquette. J'attendrai donc, avant de me déclarer ouvertement amoureux.

“ 6 *Mars*.—Je suis toujours dans les mêmes dispositions à l'égard de Mlle. H. L. Je l'ai vue encore plusieurs fois dans le cours de l'hiver, je lui ai même fait quelques visites particulières, je continue à la trouver charmante, mais c'est à cela que se bornent mes démarches. Chaque fois que je pense à

aller plus loin, un spectre se dresse devant moi !....
je gagne en tout à peine cent louis par année.

“ Une chose pourtant me déplaît chez elle.....
elle n'aime pas les enfants ! Comment une femme
peut-elle ne pas aimer les enfants?.....

“ Une autre chose m'effraie aussi : elle affiche
un luxe de toilette propre à décourager tout autre
qu'un Crésus.

“ Il est probable que bientôt j'aurai à consigner
dans mon journal le mariage de Mlle. H. L. avec
quelque heureux mortel qui n'aura eu que la peine
de naître pour s'établir à son gré dans le monde.”

.....

“ A l'heure où je t'écris, mon cher Gustave, je ne
pense plus à M^{lle} H. L., qui ne me paraît susceptible
d'aimer personne, et qui, je crois, mérite un peu la
réputation de coquetterie qu'on lui a faite. Cette
indifférence vient peut-être aussi de ce que j'ai fait, il
y a quinze jours, la connaissance d'une jeune personne
dont l'esprit et la beauté ont complètement subjugué
mon cœur. Elle sort d'un des couvents de cette
ville, où elle a fait de brillantes études. C'est un peu
le hasard qui me l'a fait connaître. En sortant du
couvent, elle a passé quelques jours avec ses parents
dans l'hôtel où je prends ma pension. Elle portait
encore son costume d'élève qui lui faisait à ravir.
Elle peut avoir de dix-sept à dix-huit ans. C'est une
brunette. Ses traits sont réguliers et sa figure a quelque
chose de mélancolique qui provoque la sympathie.

Sa beauté n'a rien d'éclatant ; mais je n'ai jamais vu de plus beaux yeux que les siens. Elle ne paraissait pas savoir qu'elle était belle. Son maintien, sa voix, ses paroles, rien ne décelait chez elle la moindre affectation. Elle n'était pas même timide, tant elle était simple et candide. En causant avec elle, je m'aperçus qu'elle possédait une intelligence remarquable ; je la fis parler sur les diverses études qu'elle a cultivées au couvent. J'ai été surpris de l'étendue et de la variété de connaissances qu'on inculque aux élèves de ces institutions. Quel charme on éprouve dans la conversation d'une femme instruite, qui n'a pas l'air de le savoir !

“ Nous avons parlé ensemble littérature, poésie, histoire, botanique, beaux arts ; elle parle de tout avec aisance et sans la moindre pédanterie. Elle avait sous la main un volume de Turquety et les *Matinées Littéraires* de Mennechet qu'elle paraissait savoir par cœur. L'histoire du Canada, celles de France, d'Italie, de la Terre Sainte et des autres principaux pays du monde, semblent lui être familières ; elle a jusqu'à des notions de physique et d'astronomie. A l'en croire pourtant, elle ne sait que ce que savent la plupart de ses amies de couvent. D'où vient donc, lui disais-je, que parmi les jeunes personnes qui fréquentent la société, on en rencontre si peu qui savent parler autre chose que modes, bals ou soirées ? Il faut croire, répondait-elle naïvement, que les frivolités mondaines leur font oublier ce qu'elles ont appris. Puis elle m'exposait, avec un air de sincérité charmante, la ferme résolu-

tion qu'elle avait prise de fuir la vie dissipée, de ne jamais aller au bal, etc. ; je ne pouvais m'empêcher de sourire, en songeant combien peu de temps dureraient ces belles dispositions.

“ Elle sait un peu de musique et de chant, dessine et brode à la perfection ; ce qu'elle regrette, c'est de n'avoir pas acquis les connaissances nécessaires à la femme de ménage. Elle m'a parlé des lacunes qui existent à cet égard dans le système d'éducation de nos couvents, et elle raisonne sur ce sujet avec la sagesse et le bon sens d'une femme de quarante ans.

“ J'ai passé dans sa compagnie et celle de sa mère quelques-unes des heures les plus délicieuses de ma vie.

“ En quittant l'hôtel, ses parents m'ont poliment invité d'aller les voir de temps à autre. Tu peux croire que je n'y manquerai pas. Je te dirai probablement son nom dans une de mes prochaines lettres.

Je crois que sa famille n'est pas riche : tant mieux, car de nos jours les jeunes filles riches ne veulent avoir que des maris fortunés.

“ Tu lèves les épaules, j'en suis sûr, mon cher défricheur, en lisant ces confidences de jeune homme ? Que veux-tu ? il faut bien que le cœur s'amuse. Une fois rendu à ses vingt-quatre ou vingt-cinq ans, il est bien difficile à un jeune homme de ne pas songer au mariage. C'est ma marotte à moi, j'en parle sans cesse à mes amis. Si je suis longtemps célibataire, je crains même que cela ne devienne chez moi une monomanie. C'est singulier pourtant

comme les gens diffèrent à ce sujet ! Il y a environ trois mois, un de mes amis, marié depuis six mois, me disait : mon cher Gustave, marie-toi aussitôt que tu pourras ; si tu savais combien l'on est heureux dans la société d'une femme intelligente et bonne ! Je le croyais sans peine. Mais l'autre jour, ce même ami me rencontrant s'écria tout-à-coup : ah ! mon cher Gustave, ne te marie jamais ; tu ne connais pas tous les embarras, toutes les inquiétudes, toutes les tracasseries du ménage. Depuis un mois, je vais chez le médecin et l'apothicaire plus de dix fois par jour ; ma femme est toujours malade, et je crains que nous ne perdions notre enfant.....

“ Et la voix lui tremblait en me disant ces mots.

“ Aujourd'hui même je parlais de mariage à une autre de mes connaissances, père de quatre enfants. Il avait l'air abattu et en proie à une profonde mélancolie. Vous n'avez pas d'idée, me dit-il, de ce qu'il en coûte pour élever une famille ; on ne peut suffire aux dépenses, et on voit approcher avec effroi le moment où il faudra établir ses enfants. Avant d'abandonner votre heureux état de célibataire, faites des épargnes, mettez-vous à l'abri de la pauvreté ; vous vous épargnerez de longs tourments pour l'avenir.

“ Chaque fois que j'entends faire des réflexions semblables, je me dis : en effet, n'est-ce pas folie à moi de songer au mariage ? Ne ferais-je pas beaucoup mieux d'amasser peu à peu un petit pécule, puis de voyager, faire le tour de notre globe, étudier les mœurs, les institutions des différentes nations, et revenir dans

mon pays, me consacrer, libre de soins et d'inquiétudes, à la politique, aux affaires, devenir représentant du peuple et me rendre utile à mes compatriotes ? . . .

“ Mais ce rêve ne dure que ce que durent les rêves. Car le cœur est toujours là qui parle. Tout me dit que sans les plaisirs du cœur il y aura toujours un vide dans mon existence. Toi, mon cher Jean, dis-moi donc ce que tu penses de tout cela. Tu es déjà vieux marié, tu es père de famille, tu dois connaître le pour et le contre de toutes les choses du ménage, tu peux en parler sagement.

“ Malgré toutes mes préoccupations amoureuses, je trouve encore le temps cependant de lire et de faire quelques études. Mon ambition a pris une tournure intellectuelle. J'ai une soif inextinguible de connaissances. J'ai le tort de prendre goût à presque toutes les branches des connaissances humaines, ce qui me rendra toujours superficiel. Je trouve heureux celui qui a une spécialité et ne cherche pas à en sortir. L'histoire, la philosophie, les sciences, m'intéressent beaucoup plus qu'autrefois. Je me suis dévoué depuis quelque temps à l'étude de l'économie politique ; j'y trouve un charme inexprimable. En étudiant les sources de la richesse nationale, on en vient toujours à la conclusion que l'agriculture en est la plus sûre et la plus féconde. Je lisais l'autre jour un ouvrage sur les causes de la misère et sur les moyens de la faire disparaître ; l'auteur terminait ainsi : “ le
“ problème de la misère ne sera complètement résolu,
“ tant pour le présent que pour l'avenir que lorsque

“ le gouvernement aura résolu celui de la multiplication de nos produits alimentaires proportionnellement à celle de la population, en améliorant la culture des terres en labour et en *défrichant les terres incultes.*” En lisant ces derniers mots je me mis à penser à toi, et je fermai mon livre pour rêver plus librement à la belle destinée que tu t’es faite, destinée que j’appelle glorieuse et que tous tes amis envient.

“ Ecris-moi longuement, mon cher ami, et surtout n’oublie pas de me parler en détail de ton exploitation ; ne me laisse rien ignorer sur ce sujet. Parle-moi aussi des belles et grandes choses que tu accomplis dans ta petite République. Sais-tu que c’est un grand bonheur pour toi, et encore plus pour Rivardville, d’avoir eu pour curé un prêtre comme notre ami Doucet ? Un homme de son intelligence et de son caractère est un véritable trésor pour une localité. A vous deux, vous allez opérer des merveilles, et faire bientôt de Rivardville le modèle des paroisses. Quelle noble et sainte mission ! Si je ne puis vous imiter, au moins je vous applaudirai de loin. Mes compliments à ton ami. Mes amitiés aussi à ta Louise. Embrassez pour moi vos petits enfants, que vous devez tant aimer !”

“ Tout à toi,

“ GUSTAVE CHARMENIL.”

A V I S .

L E S abonnés qui désirent conserver les volumes publiés par la Direction du FOYER CANADIEN, peuvent les faire relier solidement et avec gout, en les envoyant, franc de port, et avec la somme qu'ils destinent à cet objet, à MM. Desbarats, Editeurs du Foyer.—On fait avec soin et promptitude, à leur établissement, toute espèce de reliure.—Pour les volumes du Foyer, une excellente reliure, mais unie, peut être obtenue pour *deux chelins* ; plus ornée, elle coûtera de trois à dix chelins, suivant les matériaux et le genre.—Pleine reliure en veau ou maroquin ornée et dorée sur tranche, depuis \$2 jusqu'à \$10.

— 66 —

On invite les personnes intéressées à visiter les modèles de reliure qui sont exposés au Bureau du Foyer, Rue Ste. Anne, Québec.

LE FOYER CANADIEN

RECUEIL publié dans l'intérêt exclusif de la littérature, par une association de LITTÉRATEURS CANADIENS, sous la direction de MM. l'abbé J. B. A. Ferland, L. J. C. Fiset, A. Gérin-Lajoie, l'abbé H. R. Casgrain et F. A. H. LaRue.

Prix de l'abonnement: Une Piastre par an, payable d'avance.
L'abonnement date du 1er Janvier de chaque année.

—•—

Tout souscripteur au *Foyer* reçoit, en s'abonnant, le volume de prime et les livraisons déjà publiées.

On peut aussi se procurer—

Le 1er Vol. de <i>La Littérature Canadienne</i> et le <i>Foyer Canadien</i> de 1863, pour.....	\$1 00
Les <i>Notes sur les Registres de Notre-Dame de Québec</i> , par M. l'Abbé J. B. A. Ferland, pour.	0 25
<i>Les Anciens Canadiens</i> , par Ph. A. de Gaspé, pour	0 75

—•—

AGENTS DU FOYER CANADIEN:

Québec: MM. T. H. Hardy et E. Matte, Libraires, Haute-Ville.	Trois-Rivières: M. Dufresne.
Montréal: MM. Fabre et Gravel.	St. Hyacinthe: M. A. Kéroack, Libraire.
St. Jean et les États-Unis: M. Joseph L'Ecuyer, St. Jean.	Sorel: M. A. Benoit.
	Belœil: M. Ch. Blanchard.
Ottawa: M. Turgeon.	

On peut aussi s'abonner, en s'adressant directement, par lettre (enregistrée et affranchie) " Au Gérant du FOYER CANADIEN, Québec."

Nous attirons aussi l'attention du public sur le fait que toute personne qui envoie au Gérant la somme de neuf piastres a droit à dix abonnements.

Le volume de prime est expédié franc de port. Mais le prix du port du *Foyer Canadien* est à la charge de l'abonné.